

Markowski et ses salons : esquisse parisienne (2e édition)

I . Markowski et ses salons : esquisse parisienne (2e édition). 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

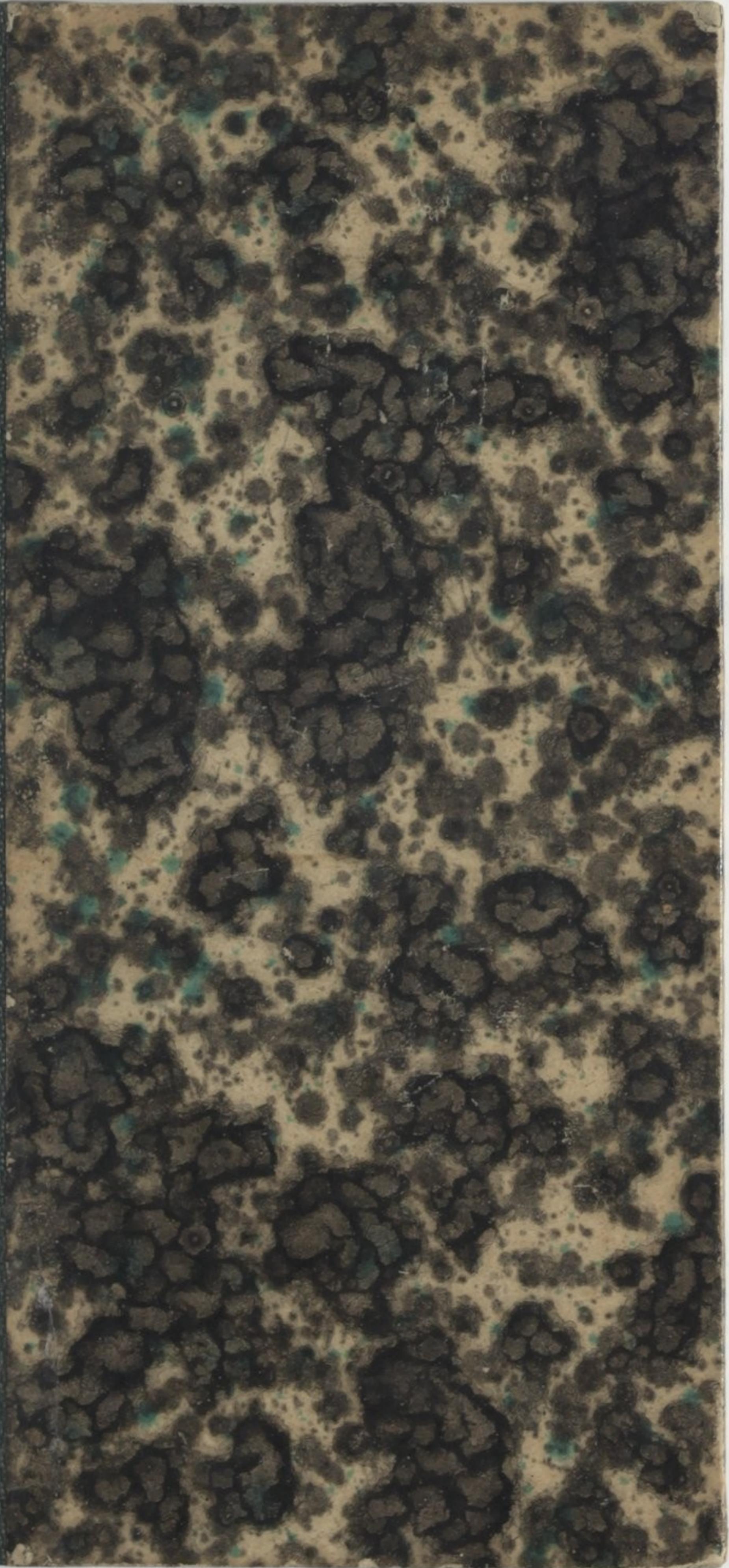
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

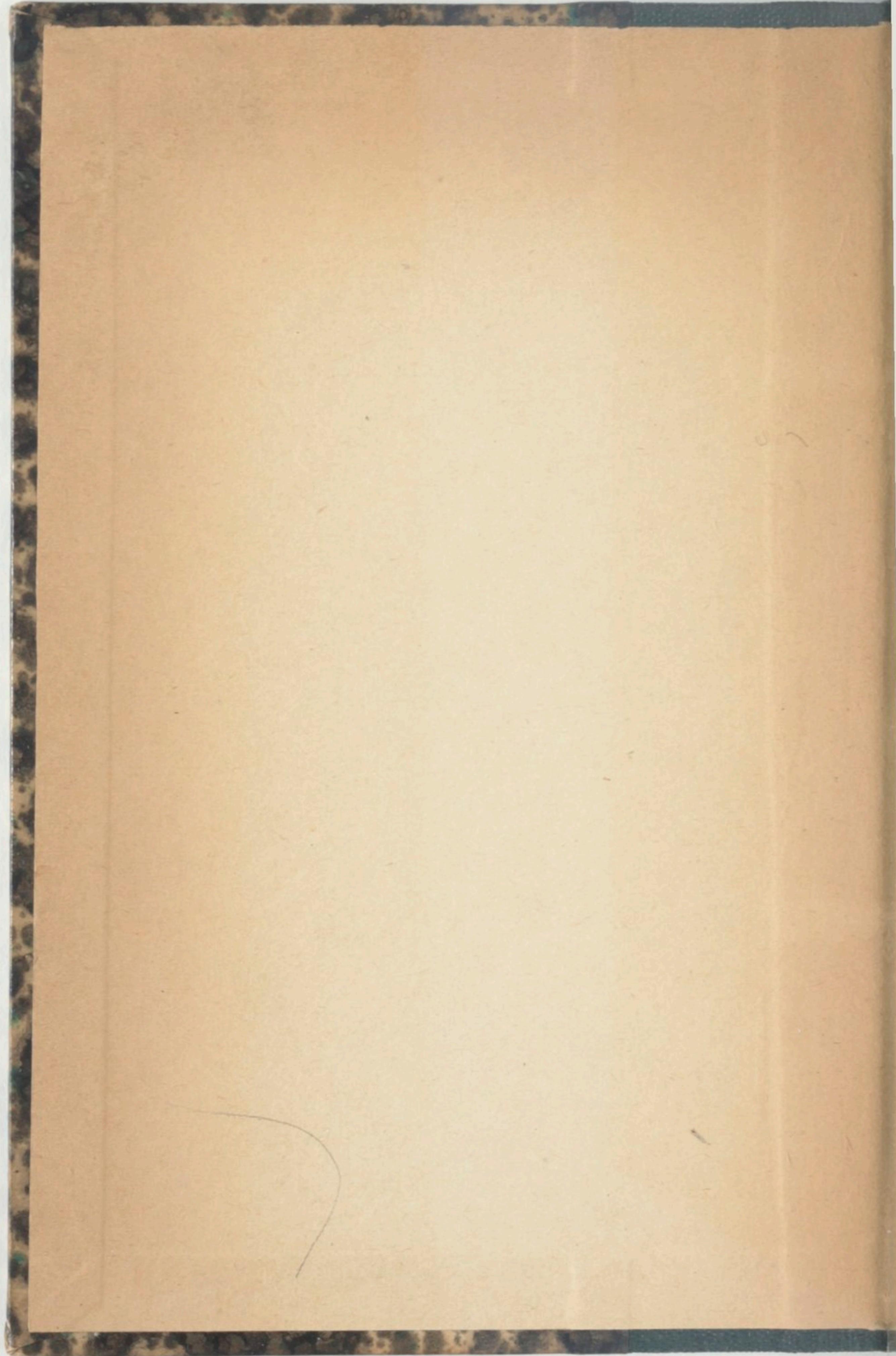
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

IE





802 be ferne
7399

MARKOWSKI ET SES SALONS

ESQUISSE PARISIENNE

« Chez qui ce chic exquis ?
« Chez qui ? chez Machinski. »
(*Almanach comique.*)

DEUXIÈME ÉDITION

Scènes du demi-monde
Rigolboche et un oignon
Les diamants d'Alice
Lucile — Alida la Phocéenne
Rigolblague
La Friska — La Lisbonienne

PARIS
LUCIEN MARPON, LIBRAIRE
GALERIE DE L'ODÉON, 4-5-6-7

1860

Paris. — Typ. Gossion et Comp., rue du Four-St.-Germain, 43.

MARKOWSKI ET SES SALONS

ESQUISSE PARISIENNE

« Chez qui ce chic exquis ?
« Chez qui ? chez Machinski. »
(*Almanach comique.*)

DEUXIÈME ÉDITION

Scènes du demi-monde
Rigolboche et un oignon
Les diamants d'Alice
Lucile — Alida la Phocéenne
Rigolblague
La Friska — La Lisbonienne

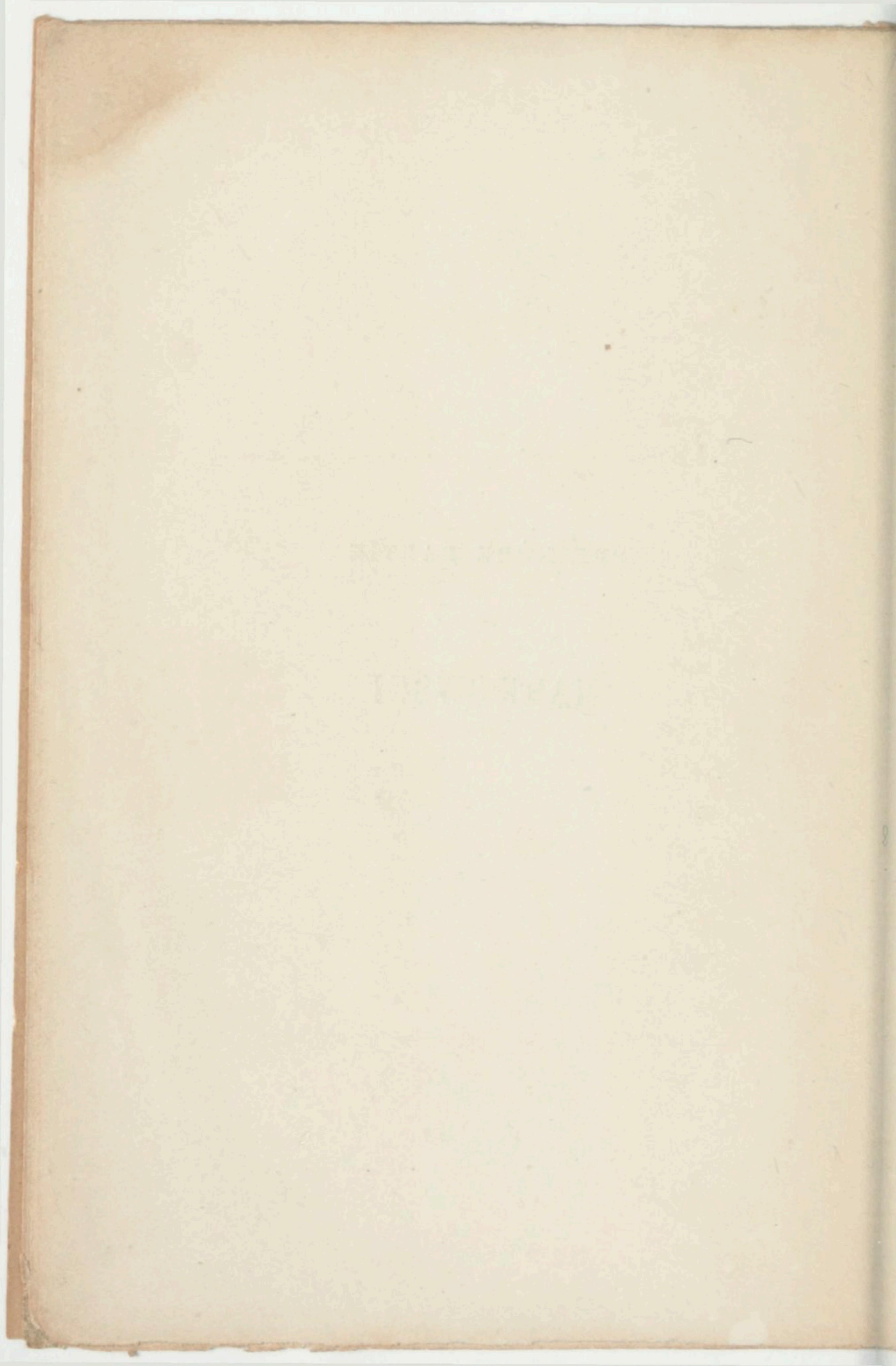


PARIS
LUCIEN MARPON, LIBRAIRE
GALERIE DE L'ODÉON, 4-5-6-7
—
1860

PREMIÈRE PARTIE



MARKOWSKI



MARKOWSKI

CHAPITRE I

Markowski et la légende. — Une soirée à Enghien. — Les Salons de la rue Duphot — Anecdote — Ranelagh. — Markowski et ses bottes. — Un oignon et Rigolboche.

Qui ne connaît aujourd’hui le nom de Markowski ? Il est permis dans un certain monde de ne pas savoir par cœur la liste des quarante immortels ; mais on ne saurait avouer, sans rougir, qu’on n’a jamais entendu parler de Markowski.

La légende entoure le berceau de Markowski, il est Polonais : la légende n'est-elle pas fille du Nord ?

Le jour où il naquit, son père aperçut en songe une foule de diablotins qui dansaient tout autour du nouveau-né. De là il en conclut que son fils serait un jour un grand danseur.

Il ne s'était pas trompé.

Markowski arriva à Paris à l'âge de dix-huit ans, pauvre et dénué de tout. Nous ne le suivrons pas dans les premières années de sa misère. Doué d'une grande énergie, ne doutant de rien, il signa des engagements avec plusieurs directeurs, donna des leçons au cachet, et ouvrit un cours rue Saint-Lazare.

Mais Markowski ne sortit véritablement de l'obscurité qu'en 1848.

Il ouvrit un cours de danse à l'hôtel de Normandie. Le monde, l'aristocratie se pressèrent dans ses salons ; Markowski gagna beaucoup d'argent, et il eut soin, suivant sa louable habitude, de ne rien mettre en réserve.

La même année, il obtint la direction des bals d'Enghien, et donna, dans cet établissement, une fête dont on se souvient encore.

Il avait annoncé une pantomime sur *Robert le Diable*, à minuit, à travers les flammes du Bengale qui doraien ces lieux de mille reflets enchantés. Une foule immense fut témoin d'un spectacle tout à fait original.

Dans une scène entre autres, on voyait une jeune fille poursuivie par des gandins; un moine voulait donner des conseils de sagesse et de tempérance à la pauvre enfant, mais il était jeté à l'eau par les gandins.

Plusieurs personnes prirent la pantomime au sérieux et voulurent s'élancer au secours de la victime, mais on remarqua que le moine surnageait: c'était un mannequin d'osier.

L'établissement fit une recette de 37,000 fr.; la foule était si considérable que plusieurs journalistes de la petite presse, qui avaient leurs entrées ordinairement, furent forcés, ce soir-là, de monter au haut d'un peuplier, pour faire leurs comptes rendus du lendemain.

Il y en eut de plus prudents qui, sans

essayer de rien voir, firent, dans leurs journaux, une sortie contre les mœurs de l'époque.

Markowski, ayant gagné de l'argent avec sa direction et ses cours de l'hôtel de Normandie, voulut offrir à la société qu'il recevait des salons dignes d'elle.

On se souvient du splendide Eldorado de la rue Duphot. Que d'intrigues nouées dans ce salon entre les nobles dames du faubourg Saint-Germain et leurs amants ! Dans ces lieux, que de poignées de main échangées, qui finirent par des duels ou tout autre dénouement tragique !

Qu'on me permette de raconter une anecdote qui se rapporte à ces soirées :

Il faut vous dire que dans ces salons

se rendaient beaucoup de jeunes gens ruinés espérant y rencontrer quelque riche héritière, et que plus d'une mère de famille y conduisait sa fille dans un but à peu près semblable.

Madame la baronne de Z... était une des plus empressées à y conduire sa fille.

Veuve, ambitieuse pour son enfant, madame la baronne était depuis long-temps à la recherche d'un jeune marquis doré. Pour attirer près de sa fille ce jeune richard, elle ne négligeait rien et rehausait la beauté de Zoé par de splendides toilettes, si bien qu'en peu de temps deux jeunes gens charmants, Gaston de P... et Jules de B..., furent les assidus cavaliers de la jeune fille, et que le même jour ils demandèrent sa main.

Madame de Z.., les croyant tous les deux

fort riches, permit à sa fille de choisir, et Zoé, n'écoutant que son cœur, se déclara pour M. Gaston de P...

Trois mois après, le mariage était célébré à Saint-Roch, et les créanciers de Paul venaient déclarer à la baronne que l'unique fortune de son gendre consistait en 60,000 fr. de dettes.

Madame de Z... poussa des cris, Paul se désespéra. Mais un oncle vint à son secours, paya ses dettes, et le fit charger d'une mission diplomatique.

Aujourd'hui il est à la tête d'un des plus beaux consulats et, toujours épris de Zoé, il ne regrette pas d'avoir fréquenté les salons de la rue Duphot.

Markowski, roulant sur l'or, jura de ne

se rien refuser. Il a une habitude d'artiste: c'est de ne jamais songer qu'au présent. Il aurait frémi à cette époque s'il avait pu soupçonner de quelles vicissitudes devait être suivi cet éclat de fortune.

Monsieur avait son coupé, un équipage richement capitonné, avec deux domestiques en livrée. Au bois, au théâtre, dans les premières loges, aux concerts, partout il se faisait remarquer.

Plus d'une femme du demi-monde, en prenant pour un Russe, lui tendit les pièges les plus séducteurs.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait fini par céder, et que le champagne frappé, absorbé par sa maîtresse, l'ait un beau jour constraint de fermer ses salons.

Coupable d'avoir trop aimé le luxe, Markowski fut puni par où il avait péché. Il fut saisi ; ses meubles, son équipage, ses chevaux furent adjugés au plus offrant.

Et le professeur, reprenant son violon, alla donner quelques leçons pour gagner sa vie.

Nous l'avons connu à cette époque, nous avons pu voir de quel courage ce homme devait être doté, pour ne pas avoir succombé aux obstacles sans nombre qui venaient l'assaillir.

Le prince de la veille sut se soumettre à sa nouvelle condition ; il lutta contre le malheur, et, le prenant corps à corps, s'écria : Je sortirai de la misère.

Néanmoins, de 1851 à 1857, il vécut

dans la plus obscure pauvreté. — Un soir, entre autres, il alla danser au Ranelagh, à un bal de charité, à jeun depuis la veille.

Les bravos de la foule, en flattant son amour-propre, l'arrachèrent pour un moment à ses tristes pensées, et lui laissèrent croire qu'il avait diné.

Mais lorsque le bal fut terminé et que notre héros dut rentrer chez lui par une pluie torrentielle, à l'air froid qui frappait son visage, il comprit combien étaient heureux ceux qui allaient souper.

Chemin faisant, pour comble de malheur, ses semelles, les ingrates ! l'abandonnèrent à leur tour.

Il fit quatre kilomètres pieds nus, te-

nant à la main les tiges de ses bottes, à travers la pluie et une bise glaciale.

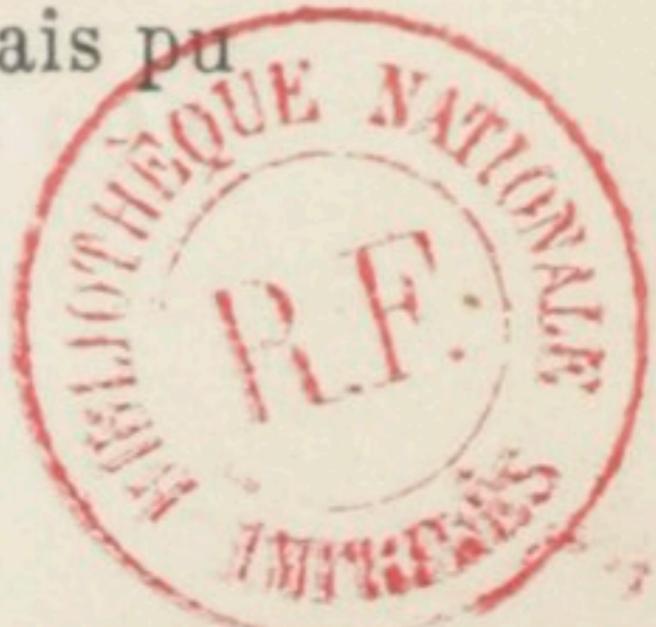
Tout autre en serait mort.

Il ne fut même pas malade. Seulement il contracta dès lors un rhume qu'il a toujours conservé depuis.

C'est quelque temps après qu'il eut le plaisir de faire la connaissance de Rigoletboche. Et voici comment il raconte lui-même sa première entrevue avec la huguenote :

« Un soir je revenais de danser au bal d'Asnières. C'était le premier du mois ; toutes mes dettes acquittées, il me restait encore un franc ; je résolus d'aller souper comme au temps de ma splendeur.

« Il y avait six mois que je n'avais pu me traiter avec tant de luxe.



« J'entrai chez un modeste marchand de vin du boulevard et demandai une côtelette, me figurant que j'allais manger un filet mignon ou un perdreau truffé.

« Comme second plat, je pris un oignon cru au gros sel. C'est là un mets excellent pour un pauvre diable. A côté de moi mangeait, dans un coin, un petit souillon qui avait nom Marguerite.

« Elle mordait à belles dents dans un morceau de pain et une moitié de sardine. J'eus pitié d'elle et lui partageai mon oignon.

« Depuis lors cette fille, qui plus tard s'appela Rigolboche, a eu pour moi une profonde horreur.

« On se fait toujours des ennemis des

gens avec lesquels on partage un oignon !

« Jadis M. Gustave *Planche*, critique de talent, ne refusait-il pas du génie à Victor Hugo, parce que le poëte lui avait offert ses vieilles bottes ! »

CHAPITRE II

CHAPITRE II

Markowski et ses Danses. — La Shotti-h, la Mazurka, etc., etc. — Le réveil des Marmottes.

Markowski était véritablement abandonné de la fortune; il logeait dans une mansarde infecte, dormait sur des sacs de copeaux; souvent même il passait des nuits à la belle étoile. Il ne trouvait plus personne qui voulût lui louer, car il était insolvable.

Et cependant, à cette époque, toutes les fois qu'il paraissait sur la scène, sans pitié pour sa misère, une foule d'écrivassiers vomissaient des injures contre lui.

Aucune spéculation ne lui réussissait. Il voulut donner un jour un bal aux Champs-Élysées, dans l'hôtel de madame la baronne de Montailleur : il dépensa 3,000 fr., et l'on fit une recette de 800 francs.

Et cependant, il ne se décourageait pas ; c'est à cette époque de pénurie qu'il composa ses danses les plus remarquables.

Déjà, dans tous les salons, on ne connaissait plus que les danses de Markowski, tout en ignorant le compositeur.



Il avait inventé la scottish et la sicilienne ; il avait apporté en France la mazurka et tant d'autres pas dignes d'être aussi connus.

Il composa encore sa *friska* et sa *lisbonienne*.

Cette danse fut exécutée pour la première fois aux Variétés, dans *les Chevaliers du Pince-nez*, par mesdemoiselles Alphonsine et Daudouard.

Ce fut Mogador, la fameuse Mogador, qui, avec Christian, dansa pour la première fois la scottish au théâtre des Folies-Dramatiques.

Que de danses on pourrait encore citer de Markowski, qui ont joui d'une grande vogue, puis qui ont été abandonnées tout à coup par le public capricieux ! Le *tango* (danse nègre), le quadrille des *Cent-Gardes*, l'*Impériale* (dansée par Mogador et mademoiselle Page), la *Chasseresse*, la

Hongroise, le quadrille des *Souverains* et le quadrille des *Ecoliers*, dansé au Ranelagh, et tant d'autres dont l'énumération fatiguerait le lecteur, mais qui placent Markowski au premier rang parmi les maîtres de la danse. Cette danse n'est pour moi autre chose que le quadrille impérial exécuté l'année dernière à l'Opéra.

Je ne vous ai pas encore parlé de sa dernière création, le *Réveil des marmottes*, danse de circonstance, composée à l'occasion de l'annexion.

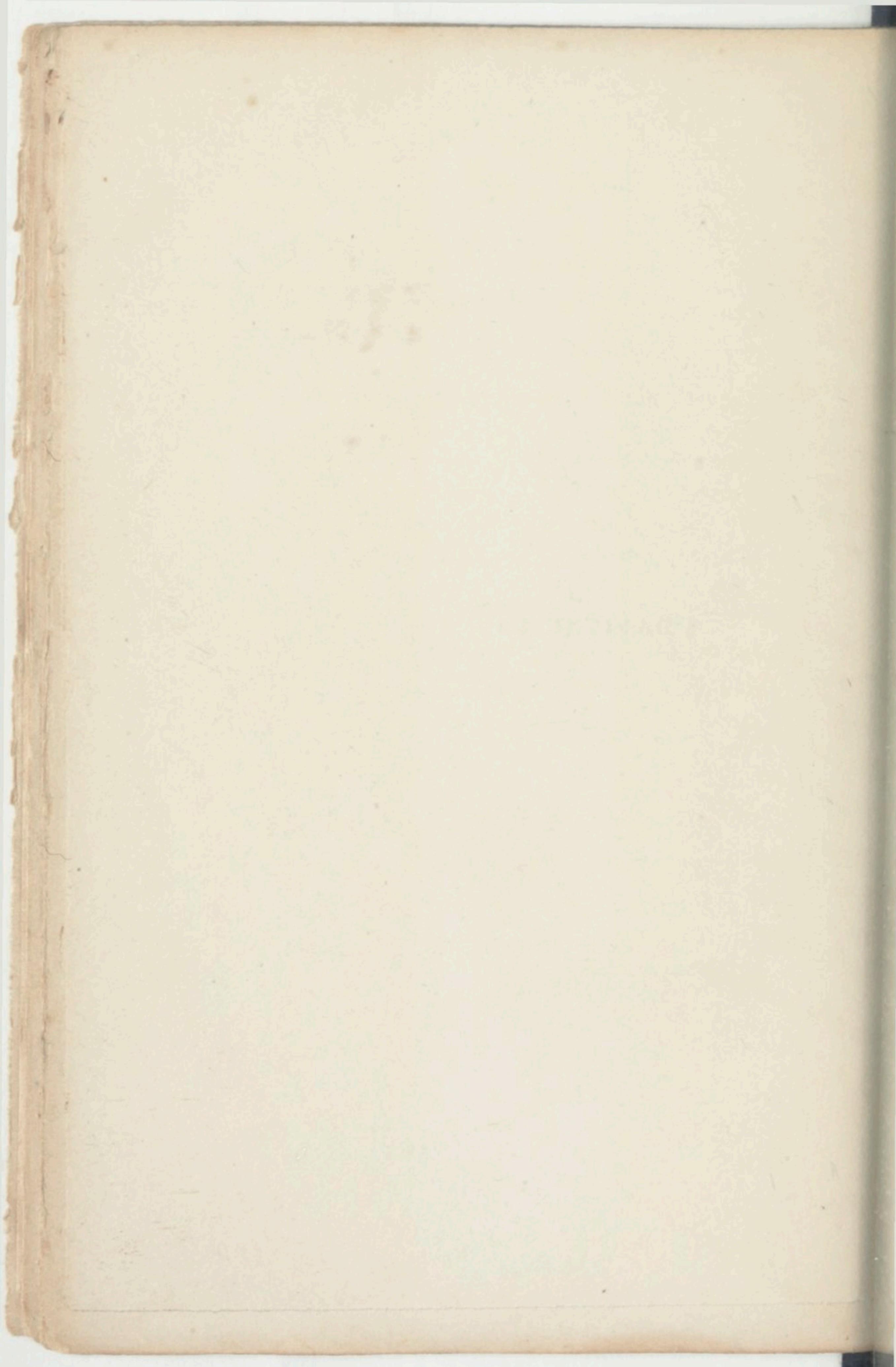
Markowski, le soir où il exécuta pour la première fois ce pas, fit venir dans la salle tous ces joueurs de musette que vous devez avoir remarqués, cette année, dans les rues de Paris.

Après avoir longtemps agacé les spec-

tateurs par la musique de ces messieurs, Markowski exécuta avec Alida cette danse, aujourd'hui si connue et destinée à une aussi grande réputation que la friska.



CHAPITRE III



CHAPITRE III

Markowski et son associé. — Clichy et le Garde du commerce. — Les créanciers de Markowski. — Son bon cœur. — Le convoi du pauvre. — Le Domestique de Markowski le 1^{er} et le 15 — Originalité de Markowski. — Son Ballet de Pierrots. — Engagement de Léotard.

Markowski végéterait peut-être encore, s'il n'avait, un beau jour, rencontré M. Covary. C'est un homme bien rond, bien franc, qui vint au-devant de lui avec 3,000 fr., toute sa fortune.

Markowski l'accepta pour associé, et il s'en est bien trouvé. L'ordre de M. Covary n'a pas peu contribué à donner un grand crédit à l'établissement.

Les deux associés ne sont pas toujours

d'accord, mais s'ils se fâchent parfois, ils savent toujours se raccommoder à temps, lorsqu'il s'agit de bien faire marcher la maison.

C'est avec les 3,000 fr. de M. Covary que Markowski entreprit la construction de ses salons.

Il y dépensa soixante mille francs. Bien-tôt la panique se répandit parmi les créanciers et fournisseurs, ils craignirent de n'être jamais payés, et refusèrent leurs fournitures.

Notre homme n'était pas à la fin de ses aventures. Il fut un beau jour cerné de tous côtés dans sa maison, et un garde du commerce vint lui déclarer qu'il fallait partir pour Clichy, qu'il était venu le chercher pour lui faire faire cette petite promenade.

Markowski effrayé, après avoir joué aux quatre coins avec le garde du commerce, se réfugia à l'office, et descendit, avec cette agilité qui le distingue, l'escalier obscur et à pic (on dirait une échelle) qui conduit à son réduit.

Malgré sa prospérité, il n'a jamais voulu abandonner cette soupente à laquelle il s'est habitué.

Le garde du commerce voulut le suivre, mais, moins habile que lui, il trébucha et roula tout le long de l'escalier, tandis que M. Covary, conservant son sang-froid, s'évertuait à lui prouver qu'on ne doit pas se risquer dans des endroits si dangereux.

Pendant ce temps on arrêtait Markowski dans la rue.

Le garde du commerce, furieux, déclara au tribunal que Markowski lui avait dressé un piège ; mais une enquête eut lieu, à la grande hilarité du tribunal, qui ne put que constater la maladresse de son agent.

Les créanciers de Markowski comprirent enfin combien il leur serait inutile de tenir leur débiteur en prison, ils le rendirent à la liberté, et, aujourd'hui, ils fraternisent tous avec lui ; heureux maintenant de venir lui offrir les fournitures qu'ils lui refusaient autrefois.

Il ne leur garde pas rancune ; il a trop bon cœur pour cela. C'est une mauvaise tête, mais personne ne pourrait l'accuser d'avoir un mauvais naturel.

Nous savons avec quelle générorsité il

s'est comporté dans certaines circonstances, que ceux qui l'attaquent n'ont jamais signalées.

Il y a un an, il eut le malheur de perdre un de ses bons amis, un homme de lettres qui débutait. Le malheureux écrivain avait été réduit d'aller à l'hôpital pour y grossir cette pléiade des martyrs de l'intelligence et de la science sans la fortune.

Personne ne pensait à Laurent M..., Markowski seul se souvint que dans le temps il avait mangé avec lui à la gargote; il pleura son ami et lui rendit un dernier service.

Allant chercher quatre ou cinq camarades du défunt (et nous sommes heureux de citer parmi eux MM. Roger de Beau-

voir et Paul Ferry), il les invita à l'enterrement de Laurent, qu'il fit faire à ses frais.

Voilà, ou je ne m'y connais pas, des faits qui honorent un homme ! Qu'en dites-vous, messieurs de la petite presse.

Markowski a pour serviteur un Polonais comme lui, — Charles ; — c'est un drôle de corps, assez sobre quoique Polonais ne se grisant que le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Markowski voulait depuis longtemps acheter un thermomètre, mais il compte les degrés de température sur le nez de son domestique.

Quand il est gris, il perd toute espèce de sentiment, excepté celui de l'obéissance.

sance ; Markowski, ce jour-là, lui fait sauter des pailles.

Il tient une paille à la hauteur de sa taille; et Charles s'évertue à sauter, mais il s'étend tout de son long ; en se relevant, il regarde son maître, effrayé et comme attendant son châtiment.

Chez Markowski, il n'y a pas de calendrier. On compte par les deux jours invariables où Charles se grise.

— Monsieur Markowski, quel est le quatrième? demanda l'autre jour M. Covary en faisant son compte.

— Il y a cinq jours que Charles ne s'est grisé; or, c'était la seconde fois du mois; par conséquent nous sommes au 20.

Quand on demande à Charles pourquoi

il se met dans des états pareils : — Je suis Polonais, répond-il ; *c'est par orgueil national !*

La seule chose dont on puisse faire un crime à Markowski après sa mauvaise tête, c'est son originalité.

L'année dernière, il a amusé tout le monde par une de ses excentricités. Ecoutez plutôt !

Il fit afficher dans tout Paris le programme d'une grande fête dans laquelle on verrait pour la première fois un ballet de pierrots.

Le bruit se répandit que les pensionnaires des Funambules étaient engagés pour cette soirée, et que Paul Legrand avait promis son concours.

Aussi la salle fut vite remplie. A une heure du matin, Charles (il avait ce soir-là le nez rouge, c'était le 15) entra, tenant un balai à la main, et fit mine de balayer la salle.

Grande stupéfaction des spectateurs !

— Eh bien, Charles, dit Markowski, c'est là le balai des pierrots ? Tu es un maladroit.

Et il poussa un ressort de la tige.

Une nuée de pierrots s'envola dans la salle, aux applaudissements des spectateurs.

Markowski, content de son invention, la raconta à qui voulut l'entendre.

Huit jours après cette soirée, il en riait

encore, de façon à donner des craintes sérieuses au sujet de sa rate.

Markowski ne néglige rien pour amuser ses abonnés.

Récemment, il a voulu, nous a-t-on assuré, engager Léotard; il aurait fait disposer des trapèzes dans ses salons, où l'acrobate aurait pu se livrer à tous les exercices périlleux qui le font si bien voir de ces dames!

Mais il a été forcé de reculer devant le prix exorbitant de Léotard, devenu fort xigeant depuis qu'il a publié ses mémoires « et qu'il n'est plus question que de lui à Paris et de ses succès auprès de ces dames. »

Comme Markowski, nous regrettons

fort que Léotard n'ait pu accepter ses conditions, et nous disons adieu à l'un et à l'autre pour nous promener dans les salons et faire avec vous quelques observations.

DEUXIÈME PARTIE

—XXX—

SES SALONS

17. 2

17. 4

CHAPITRE IV

Un rêveur mal à son aise. — Markowski et la Ménerie. — Le nouvel Eldorado. — Aristocratie. — Littérature. — Envahissement de la Turquie. — Ali-Baba et Zimzim-Boumboum. — Une silhouette de provincial.

Il y a trois ans, ami lecteur, les salons que vous connaissez n'existaient qu'en rêve. Par une de ces froides nuits d'hiver où l'on dort si bien sous les édredons, Markowski, couché au sixième étage sur un sac de copeaux, songeait à un projet de la veille.

Notre homme avait résolu d'ouvrir une salle de bal aux célébrités du demi-monde et de la haute bohème.

Déjà, dans son imagination, il voyait surgir des salons magnifiques d'un endroit boueux et infect; il était le maître des lieux; il donnait des ordres à un nombreux domestique; il faisait l'admiration de tous les amateurs de la danse. O splendeurs de la rue Duphot, il vous revoyait à travers le mirage d'un songe!

Le lendemain, prenant son rêve au sérieux, Markowski endossa son unique habit à coudes percés et se dirigea vers la rue Buffault, où on lui avait indiqué un local.

Il s'arrêta à la maison indiquée. Le propriétaire le conduisit à travers ce corridor long et étroit que vous connaissez, et fit pénétrer notre héros dans un endroit que nous lui laisserons décrire à lui-

même (nous francisons toutefois pour ne pas ennuyer le lecteur).

« Figurez-vous, dit-il, qu'on m'intro-
duisit dans une grange mal fermée, au toit
effondré, peuplée d'animaux de toute
espèce. On aurait dit l'arche de Noé ou
le Jardin des Plantes. Les chiens, les
chats, les rats, les pigeons, et surtout
un petit cochon de lait, fraternisaient
mieux que deux académiciens ou deux
docteurs en médecine.

« Les hôtes de la maison n'avaient sans
doute jamais vu figure humaine, ou je
ressemble bien peu à un homme, car à
ma vue ils s'enfuirent épouvantés. Une
odeur nauséabonde s'exhalait de la salle
et m'aurait sans aucun doute asphyxié,
si à cette époque j'avais été aussi petit-
maître qu'aujourd'hui. »

Markowski se laisse entraîner dans des descriptions à perte de vue ; il prétend que ça et là on découvrait des oubliettes. « Evidemment, s'écrie -t- il , c'était, au moyen âge, ou un repaire de brigands ou un cachot de l'inquisition ! »

Nous renvoyons Markowski aux premières notions historiques.

Markowski ne se rebuva pas des premières difficultés. Nouvel Aladin, il s'écria : Que mon palais s'élève ! Et, grâce à son association avec M. Covary et à l'habileté de M. Plumerey, son architecte, le rêve se transforma en une charmante réalité !

En effet, vous les connaissez tous, gandins du boulevard des Italiens ; et vous, messieurs du faubourg Saint-Germain ; et vous enfin, artistes, qui y recevez une

gracieuse hospitalité, vous les connaissez, tous ces salons moresques aux colonnades élancées, aux arcs finement découpés, aux lambris ornés de peintures originales; et ces galeries si légères, qu'on dirait qu'elles se soutiennent en l'air comme par enchantement.

Quel ravissant effet de voir de là les reines de la danse se livrer à tous les exercices les plus risqués, tandis que les glaces reproduisent au loin leurs jeux et que le gaz éclaire tout de son reflet magique!

Honneur à l'architecte d'avoir su triompher de la difficulté des lieux et surtout des obstacles que lui présentait à tout moment Markowski.

Celui-ci portait tous les jours un plan nouveau à M. Plumerey. C'est pour lui plaire et pouvoir travailler en paix que

l'architecte a fait construire un pigeonnier dans la cloison.

C'est là que Markowski a emprisonné les derniers animaux de la ménagerie. C'est au milieu de ses pigeons et de ses canards qu'il passe les heures les plus agréables.

— Ces braves bêtes, nous disait-il, me consolent de l'injustice des hommes.

Mais c'est surtout sa chatte qu'il affectionne. Un proverbe dit : Personne, pas même un chat ! On ne peut dire ainsi chez Markowski. A quelque heure de la journée que vous alliez chez lui, vous le trouverez, lui ou son chat.

Il paraît qu'il lui fait un cours de danse ; s'il faut en croire quelques personnes bien

renseignées, il lui fera prochainement exécuter la friska.

L'aristocratie, en très-bons rapports avec Markowski depuis son cours de la rue Jacob, fait de fréquentes excursions dans ses salons.

Quelques jeunes comtes ou marquis viennent y faire leurs débuts. Ils n'ont encore dansé qu'aux bals de sous-préfets, avec des jeunes pensionnaires qui parlent du beau temps ou de l'ut dièze de Tamberlick ; aussi regardent-ils avec des yeux étonnés la façon abracadabrante dont se démènent ces dames.

S'ils veulent faire une gracieuseté à l'une d'entre elles : « Mademoiselle... voudriez-vous me faire l'honneur... ? »

Alors, si c'est une fille franche : « Ma-

demoiselle... l'honneur... As-tu fini!...
Garçon, du champagne!

Si la femme interpellée a fait ses classes à Saint-Denis, oh ! alors, il n'est pas de métaphores dont elle n'étourdisse le malheureux débutant.

A côté de ces jeunes maladroits, on pourrait citer des vicomtes et des barons qui ne sont pas embarrassés auprès de ces dames. Et je suis sûr que leurs femmes les trouveraient peu gauches, si elles pouvaient les voir un instant.

Markowski, qu'on accuse d'être rude dans ses manières, est pourtant fort chatouilleux à l'endroit des convenances.

En bas, messieurs, tenez vos chapeaux

à la main, si vous ne voulez voir accourir votre hôte pour vous prier de vous découvrir. Dans les galeries, par une juste compensation, vous pouvez rire, rester couverts, fumer et boire... boire surtout. Demandez plutôt à M. Covary ?

A côté de l'aristocratie et des arts, il faut bien vous parler des étrangers. Il ne s'agit pas des Russes, non, ils sont détrônés par leurs ennemis naturels, les Turcs. La Turquie règne sur les cœurs aujourd'hui. Pourquoi ces messieurs sont-ils privilégiés ? c'est sans doute parce qu'ils ont les pastilles du sérail !

Si je vous parle du triomphe des Turcs, c'est pour vous signaler l'apparition de deux Druses à mine rébarbative, que l'on rencontre dans tous les bals de Paris. A la Closerie, ils dansent au qua-

drille d'honneur ; aux salons Markowski, où ils étaient très-assidus, mais où ils viennent rarement depuis quelque temps, toutes ces dames leur envoyaienr leurs œillades les plus assassines.

Le premier a nom Ali-Baba (nom de cheval) ; l'autre, son cousin, se nomme Zimzim-Boumboum. Leur oncle, qui est grand vizir, compromis dans les dernières affaires, vient d'être, m'a-t-on assuré, empalé par ordre du pacha. C'est un bruit ici fort accrédié qu'ils mangent avec ces dames le brillant héritage que l'oncle leur a légué.

Markowski n'aime pas les pédants ; quand il s'aperçoit (cela lui arrive rarement) que quelqu'un fait une citation savante, il remet vite l'importun à sa place.

Dernièrement, un notaire de Vaucluse

s'était rendu dans ses salons. Notre homme errait de ci, de là, les yeux écarquillés, car il n'avait jamais vu danser de la sorte.

Tout à coup les quadrilles s'arrêtèrent, et Markowski dansa avec Alida le *Réveil des marmottes*, aux grands applaudissements des spectateurs.

Le vieux notaire, fort savant (il a remporté un prix à l'Académie des jeux floraux), s'approcha de l'artiste pour lui faire un compliment.

— Jeune homme, vous cultivez à merveille l'art de Terpsichore.

Markowski n'écoutait guère, occupé qu'il était à surveiller un monsieur qui avait son chapeau sur la tête.

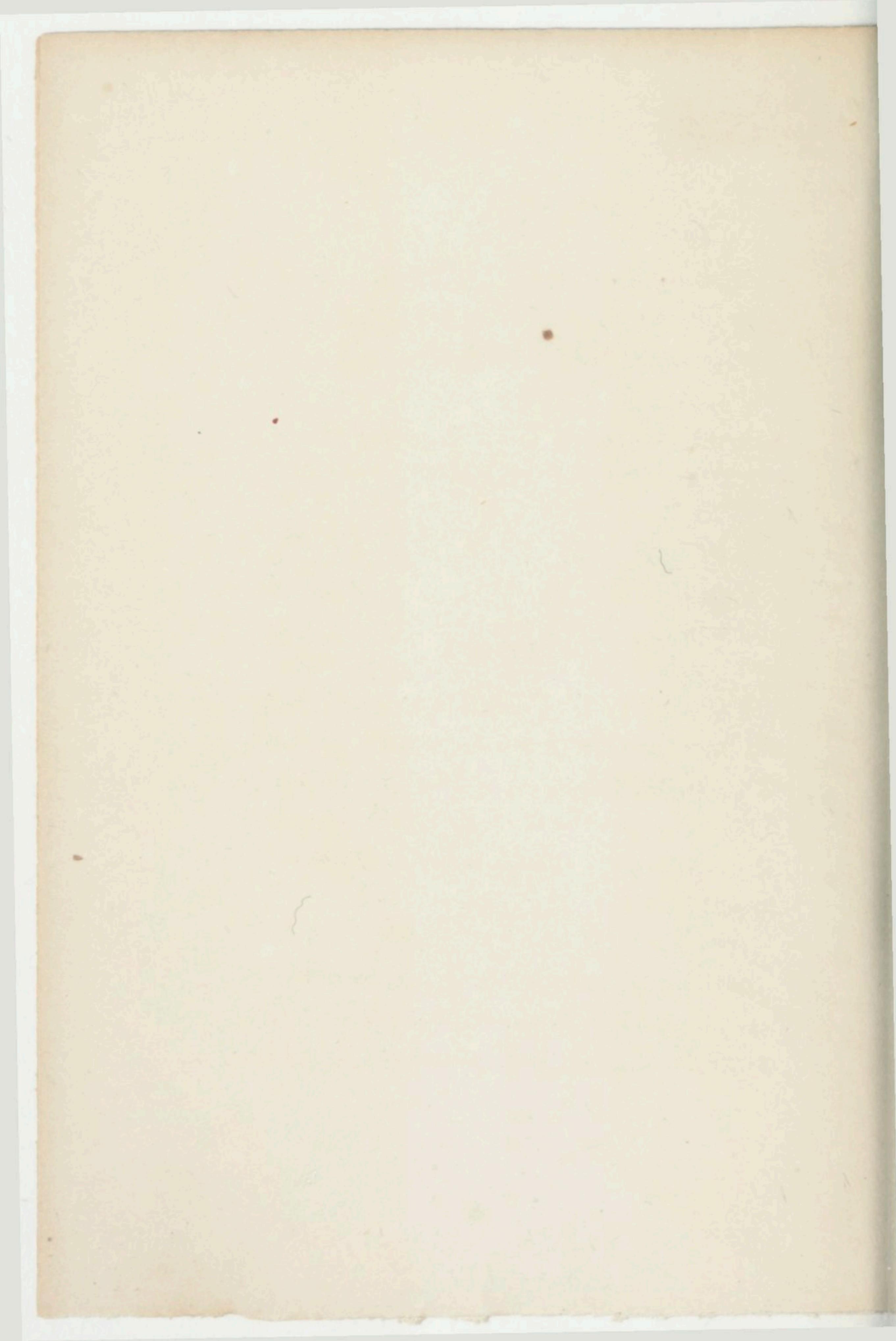
— Terpsichore... monsieur... connais pas ! s'écria-t-il. Si c'est pour un rafraîchissement, adressez vous à mon associé...

Le notaire fut stupéfait, et aujourd'hui, à Carpentras, on fait peu de cas du savoir de Markowski.

Mais a-t-on besoin, M. le notaire, d'avoir lu les *Lettres à Émilie* pour être bon danseur ?

C'est la moralité de ce chapitre !!!

CHAPITRE V



CHAPITRE V

Markowski et la petite presse. — Un commerce de ces messieurs. — Célébrités artistiques. — M. de Villémessant et le bal du Casino. — Un auteur et son champagne. — Gustave Claudin. — Oreste et Pylade. Roger de Beauvoir — Henry Mürger. — Lambert Thiboust — Henri Delaage. — Une campagne. — Un échec.

Vous devez tous connaître le démêlé de Markowski avec la petite presse ; il est toujours en guerre avec elle. Il faut convenir que ces messieurs sont d'une exigence que leur talent naissant ne saurait justifier.

Nous n'aurons garde de crier contre tous les membres du *corps glorieux* dont nous faisons partie nous-même. Cepen-

dant, il faut l'avouer, parmi ces jeunes rédacteurs, il en est de bien insupportables. Il ne faut pas trop leur en vouloir, c'est, la plupart du temps, la pénurie, *malesuada fames*, et l'ambition, qui les transforment ainsi.

Non contents d'avoir leurs entrées chez Markowski, ces messieurs amènent souvent au contrôle un grand nombre de leurs amis. Markowski, dont le caractère n'est pas alors des plus doux, s'emporte et menace de renvoyer tout le monde. Et dans le numéro de tel ou tel journal, il se voit ensuite traité de la façon la plus inconvenante.

Nous souhaitons à ces messieurs une carrière pleine de roses ; cependant il est peu généreux de tomber sur un homme qui cherche à gagner sa vie ; il est peu

loyal de critiquer ainsi de parti pris et par caprice.

A côté de la petite presse , on peut citer des noms connus et aimés du public.

M. de Villemessant, par exemple, a fait quelques rares apparitions dans les salons Markowski. L'année dernière, pour composer ce bal dont les abonnés de Clichy garderont un souvenir éternel, il vint rue Buffault pour y voir exécuter une nouvelle danse, qui obtint, du reste, un légitime succès au bal du *Figaro*.

Mais il est toujours venu en simple observateur, dédaignant de se mêler aux quadrilles bruyants et de prendre part aux conversations.

Ah! voici un jeune homme charmant,

un joyeux compère, l'auteur de *la Femme à vingt-cinq ans* et des *Jugements nouveaux*, auteur si apprécié dans la presse parisienne. Sérieux dans ses écrits, il est enfant lorsqu'il s'amuse.

Allons, le voilà parti; il danse, il se trémousse, invente des pas impossibles et tout à fait originaux. On ne peut mieux comparer sa danse originale qu'à la pyrotechnie des feuilletons de M. Paul de Saint-Victor.

— Il ira loin, s'écrie Markowski, il me dépassera, s'il veut rentrer dans la bonne école; mais il est encore romantique dans son jeu; j'espère qu'il finira par reconnaître que la vraie grandeur est dans ma méthode.

Tandis que le littérateur danse en bas, dans les galeries, tout le monde peut sabler son champagne. Champagne vraiment d'un cru excellent destiné à faire oublier celui de la veuve Cliquot !

Au nombre de ses plus grands admirateurs il faut citer Gustave Claudin. Il attend patiemment, froid, et ne parlant à personne, que son fidèle Achate ait fini de danser, pour s'emparer de son bras. On les voit toujours ensemble ; l'un gai, parlant à tout le monde ; l'autre, au contraire, réfléchi, grave et sévère, composant ses feuillets du *Moniteur*, ou un nouveau *point et virgule*.

Que de noms on pourrait encore citer ! C'est Roger de Beauvoir, c'est Mürger, qui causent ensemble de leur jeunesse.

— Non, dit l'un, on ne danse plus aujourd'hui comme de mon temps !

— C'était le mien, reprend Mürger, celui de Musette !

Heu fugaces posthume labuntur anni !

(Pour la traduction, ne lisez pas celle de M. Jules Janin.)

Mais pourquoi tant geindre et tant regretter le temps passé ? Pourquoi ? parce que nous vieillissons, répondront les deux écrivains.

Et qu'importe ? votre style n'a-t-il pas conservé la grâce et la vigueur de la jeunesse !

Quelle est cette ombre chagrine qui

s'appuie sur le balcon et reste silencieuse dans un coin? Jadis, il était plein de verve et d'entrain ; mais aujourd'hui quel air sombre et sévère! Lambert Thiboust, le joyeux viveur, s'est fait ermite. Si on lui demandait la cause de ce changement subit, il vous répondrait: « Il faut que jeunesse se passe. »

Mais je dois le prévenir que cette transformation a été trop prompte pour ne pas surprendre tout le monde, et qu'il court certains bruits sur cette subite conversion.

Les femmes, qui croient toujours qu'on s'occupe d'elles, prétendent que le vau-devilliste a un amour sérieux en tête, qu'il ne serait pas étonnant qu'il se marie avant longtemps, car la confiserie de Siraudin l'empêche de dormir !

Peut-être Markowski pourrait-il nous expliquer le mystère, car il ne jure que par deux hommes, Lambert Thiboust et Gil Pérès.

Il faut le voir se rengorger, quand, après avoir dansé la friska et la lisbonnienne, Lambert Thiboust lui dit : « Bravo, ma vieille, tu me fais plaisir, tu me feras la danse de ma prochaine pièce. »

Mais je quitte Lambert Thiboust pour vous parler d'une de vos connaissances, un fidèle habitué de Markowski, Henry Delaage.

C'est le plus grand admirateur de la danse rigolbochique ; pour lui la danse est l'opium des Orientaux ; elle ne l'en-

dort pas, mais elle le berce de mille rêves indescriptibles.

Pour voir lever une belle jambe, lui, Mané et Némo feraient le tour de Paris. On nous assure que ces spirituels écrivains sont à la recherche d'une nouvelle Rigolboche, car celle-ci, l'ingrate, ne se rappelle plus qu'elle leur doit sa réputation, et l'on nous a raconté à ce sujet une histoire qui trouvera sa place ici.

Il y a un mois, un de ces chroniqueurs remarqua une petite femme bien faite, bien potelée, et levant la jambe aussi haut que Rigolboche.

— Tiens, s'écria, *in petto*, le chroniqueur, *eureka*, j'ai trouvé. Quel bonheur! voilà une femme qui ira loin.

Et il s'approcha de l'héroïne.

— Mon enfant, comment vous nommez-vous ? lui demanda-t-il, en lui tapant amicalement sur la joue.

Et la modeste jeune fille, baissant les yeux, déclara qu'elle se nommait Arthémise et qu'elle habitait rue des Fossés-Saint-Jacques, au troisième au-dessus de l'entre-sol.

— *Arthémise*, c'est un nom de frégate, dit l'écrivain, tâchons de vous trouver un nom plus distingué. Vous avez besoin de recevoir encore quelques leçons, ma chère enfant, votre jeu n'est pas aussi aristocratique que celui de Rigolboche ; mais si vous voulez vous *appliquer* et changer votre nom d'Arthémise, je vous promets de vous *lancer*.

Huit jours après, le chroniqueur était étonné des progrès qu'avait faits Arthémise. « Décidément, s'écria-t-il, cette fille-là remplira le monde du bruit de sa renommée. »

« Il n'y a plus qu'à la baptiser. Comment donc pourrais-je l'appeler ? Léotardinette ? Non, c'est un nom mal sonnant.

Eh bien alors, quel nom ? Ah j'y suis... je l'appellerai Aurioline. C'est un beau nom, j'aurais dû le donner à mon frère Jules Janin pour sa traduction d'Horace. Il aurait traduit Lydia par Aurioline, son livre eût été encore plus exact. »

Après avoir longtemps délibéré pour savoir s'il irait proposer son mot à M. Ju-

les Janin, il se décida enfin en faveur du *primo mihi*.

“—Viens, jeune fille, viens t’asseoir au temple de la renommée. Je te baptise Aurioline. »

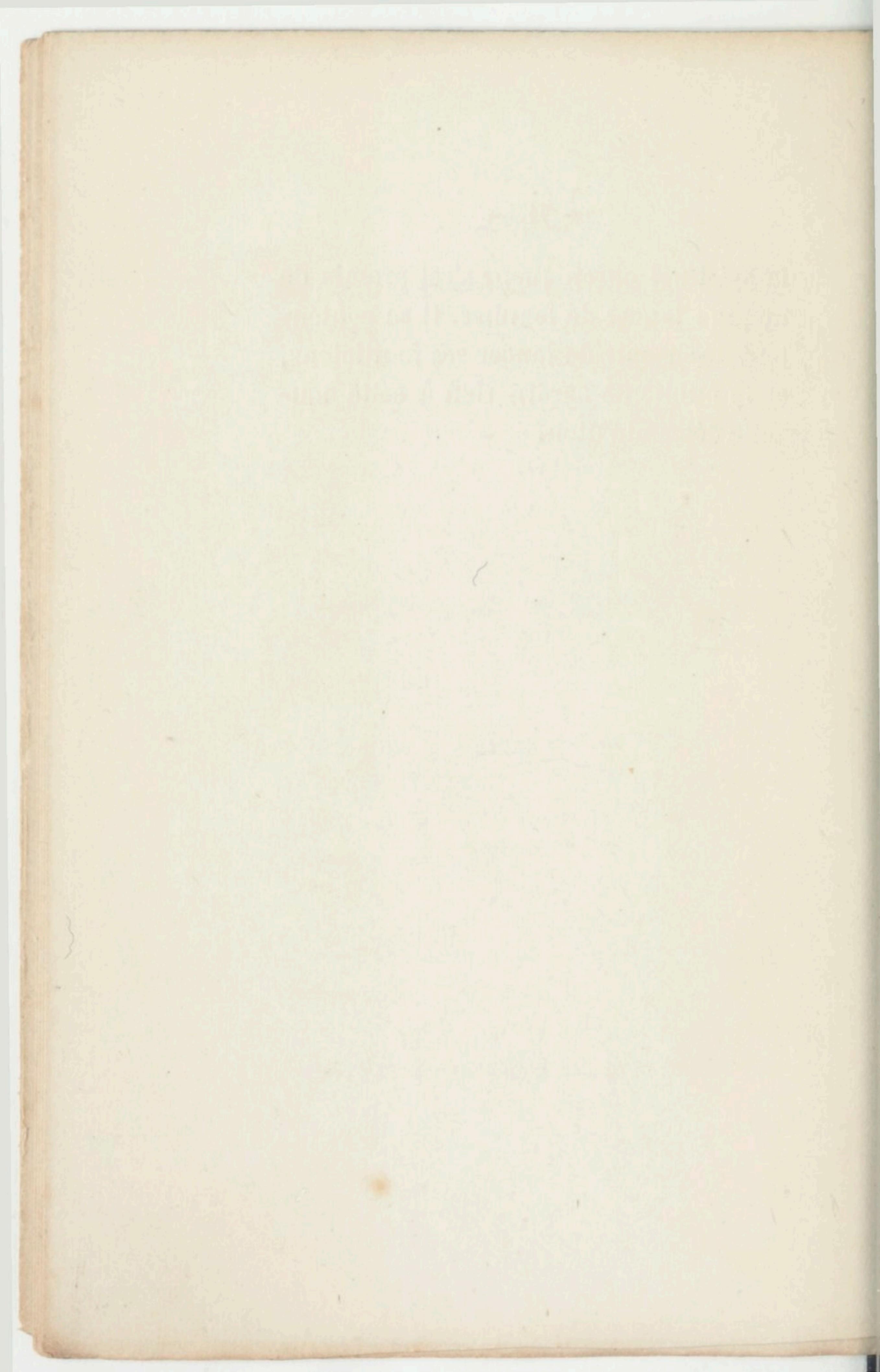
L’héroïne baissa les yeux et éternua trois fois.

Quelques jours après, notre écrivain demandait à tout le monde : « Allez-vous chez Markowski ? Avez-vous vu danser la fameuse Aurioline ? »

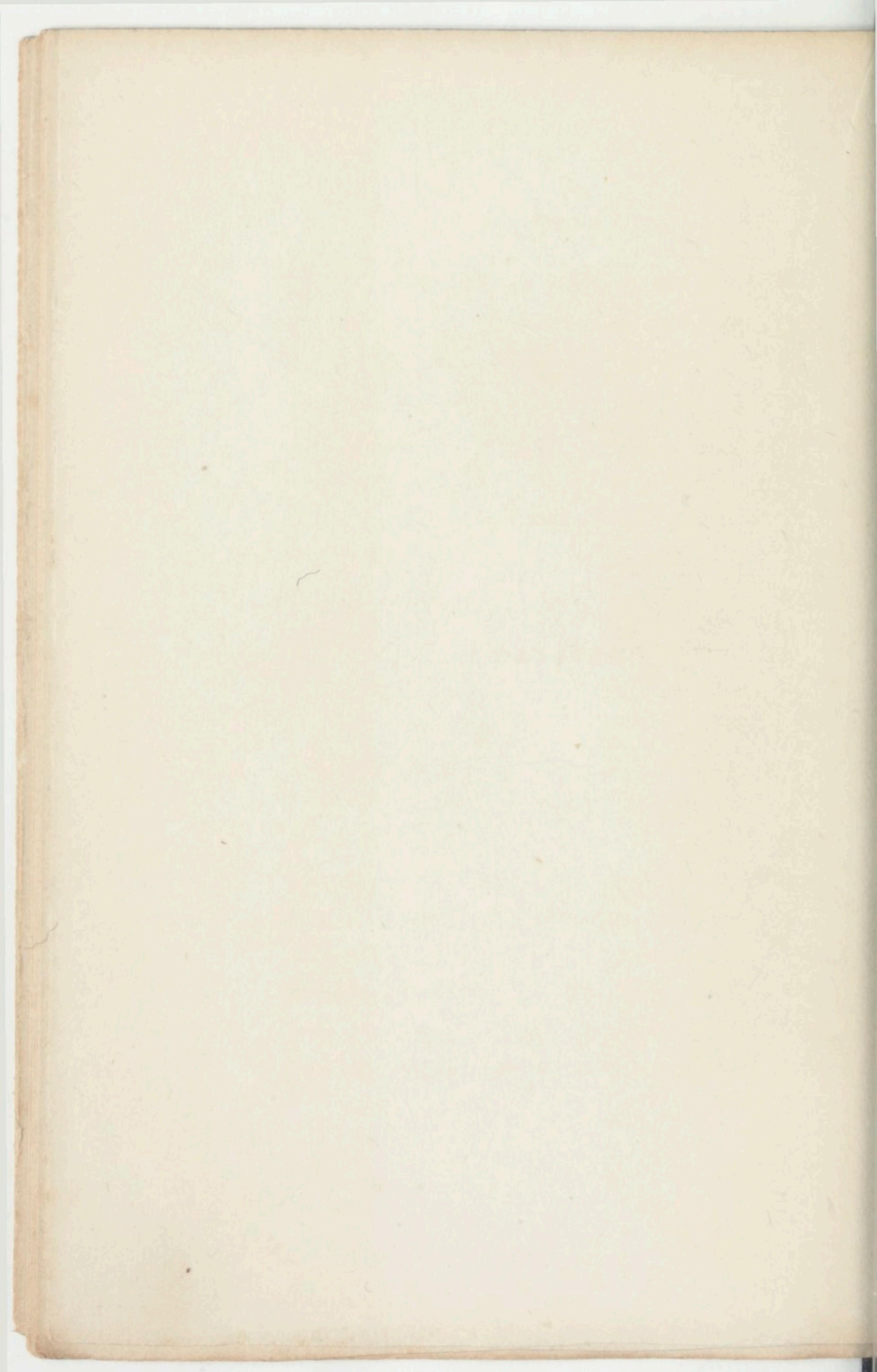
“ —Aurioline, quel drôle de nom. Aurioline... connais pas. »

Et l’affaire en resta là. On assure que

le spirituel chroniqueur s'est promis de ne plus lancer de femmes. Il se contentera désormais de lancer ses feuilletons, et le public ne perdra rien à cette nouvelle détermination.



CHAPITRE VI



CHAPITRE VI

Quelques silhouettes connues. — Rigolboche et les diamants d'Alice. — Alida. — Andréa l'écuyère. — Louise et les élégies d'un mélomane.

Sans doute les femmes qui fréquentent les salons Markowski se faufilent quelquefois au Casino ou à la Closerie des Lilas ; mais ici, par ordre du maître, elles prennent un genre différent. En général, elles sont plus polies.

Toute l'élite de ces dames se donne rendez-vous dans les salons Markowski.

Nous allons esquisser ici quelques silhouettes bien connues.

Par droit d'aînesse et de célébrité, c'est

Rigolboche qu'il faut d'abord citer. Depuis qu'elle a publié ses mémoires, elle ne danse plus. Elle est censée avoir de l'esprit et doit par conséquent poser. Pauvre fille, elle attendra longtemps cet esprit qu'elle ambitionne ! Mais elle est si distinguée dans ses manières, elle singe si bien la grande dame (d'autres disent le grenadier), qu'on finira par lui rendre justice... D'ici à deux mois, elle sera oubliée et ce sera justice.

On dit que les lauriers d'Alice et de Finette l'empêchent de dormir, et qu'elle ne danse plus pour ne plus entrer en lice avec ces rivales. Un journaliste m'assurait que les diamants d'Alice lui avaient aigri le caractère, faussé la voix et lui avaient fait perdre jusqu'à cet esprit grivois qu'elle déploie si bien dans l'histoire de la pendule.

Alice, elle, loin de baisser dans l'admiration publique, brille toujours au premier rang et par l'éclat de ses diamants et par sa joyeuse humeur. Avouons hautement nos sympathies pour elle.

On n'a pas écrit les mémoires d'Alice, et peut-être eût-elle pu les rédiger elle-même. Elle est née dans le Gard. Il est du reste facile de s'en apercevoir à sa prononciation. Quand elle est venue à Paris, il y a quelques années, elle n'avait qu'une pauvre petite robe à se mettre sur le dos. Nous l'avons connue à cette époque, et elle était aussi bonne fille qu'aujourd'hui. Un jour, M. Pellagot remarqua sa danse originale et ses jambes ravissantes; il lui offrit, en faveur de l'art chorégraphique et... de son établissement, une toilette d'un goût exquis. Alice fut remarquée et portée aux nues

par les idiots gandins qui la délaissaient la veille, et voilà comment il se fait qu'aujourd'hui Alice porte des bracelets de 25,000 fr. et que ses doigts disparaissent sous les brillants qui les couvrent.

Vous croyez, vous qui ne connaissez que la huguenote, qu'Alice a changé de caractère, qu'elle reçoit, comme l'amie ^{de} Mané, ses anciennes camarades ? Non ! Alice est restée ce qu'elle était, une bonne fille, car elle n'a pas oublié qu'un jour, peut-être, elle reprendrait sa robe de laine.

Finette est, comme Alice, une bonne fille. Seulement elle est un peu folle. Il faut la voir à jeun. Elle ne voit dans la vie que le champagne et la danse, et ne demande qu'une chose, c'est qu'on lui croie de l'esprit.

Sa folle gaieté va bien à la franche originalité de sa danse. Son nom de créole lui a été donné peut-être parce que dans sa démarche elle a les déhanchements des femmes des colonies espagnoles.

Mais nous savons de source certaine qu'elle est née à Bordeaux.

Son plus grand bonheur est de faire le grand écart. Pour exécuter ce tour de force, elle a adopté une nouvelle façon d'arranger sa robe. Elle se fait deux larges pantalons à la zouave et compte poser à Longchamp l'année prochaine.

« Quel bonheur, dit-elle, si toutes ces dames du grand monde étaient réduites à porter le pantalon Finette! Je me ferais breveter, s. g. d. g. »

Quand Finette lance ce qu'elle appelle ses mots d'esprit, elle amuse souvent par sa naïveté.

Depuis quelque temps elle s'est liée avec une petite femme du quartier latin, Hortense; elle veut la lancer, et lui donner des leçons de cancan.

} Après Finette, nous citerons Alida. Qui ne connaît Alida Gambelmuche, dite la Phocéenne? C'est sans contredit la femme qui, après Alice, danse le mieux chez Markowski. L'âge d'Alida se perd dans la nuit des temps; quelqu'un eut un jour l'indiscrétion de lui demander quelle année avait eu l'honneur de la voir naître, elle répondit: « Je l'ignore, monsieur, l'amour de la danse me l'a fait oublier. »

On prétend qu'autrefois Markowski

la demanda en mariage, c'était peut-être pour ouvrir avec elle une école de danse pour les jeunes filles. Elle sait, dans ses pas de danse, donner à sa physionomie un air original qui fait oublier la femme pour ne plus laisser voir que la danseuse.

Alida a remporté de grands succès sur les scènes de Paris ainsi qu'en province ; du reste, nous avons encore à vous re-parler d'elle.

Elle a une rivale qui cherche à la copier, mais qui est bien loin du modèle, Andréa l'écuyère.

Il y a longtemps que cette longue fille est engagée à l'Hippodrome. Nous nous rappelons lui avoir vu remplir, autrefois, le

rôle de la Pythonisse d'Andore dans une pantomime équestre.

Comme Ninon de Lenclos, Andréa doit mettre ses rides sous le talon.

C'est une femme de laquelle on ne peut rien dire, sinon qu'elle a un nez à angle droit comme la tige d'un cadran solaire. Elle se fâcha dernièrement avec un journaliste de nos amis, parce que ce dernier s'était permis de constater qu'elle avait des jambes en manche à balai. — Taisons-nous, car la même chose pourrait nous arriver.

Du reste, Andréa est une bonne fille, pas du tout méchante, et, comme *la girafe, tout à fait inoffensive.*

Ajoutons, pour être juste, qu'Andréa

danse d'une manière fort originale, qu'elle remporte souvent des succès de coups de jambe au Casino... Nous ne lui souhaitons qu'une chose, c'est que cela lui donne un hôtel et la fasse aller à la postérité.

A côté de ces reines du cancan, citons encore Louise; Louise est une charmante petite blonde qui a une jambe admirablement faite et qui a soin de la montrer le plus possible.

C'est une fille d'un charmant caractère, mais qui n'a qu'un tort, c'est de sacrifier tout à la danse. Dès que l'orchestre a donné le signal, elle ne connaît plus rien, et se livre à mille élucubrations chorégraphiques.

Il paraît qu'elle a fasciné un jeune

journaliste, qui, depuis trois ans, secoue en vain le joug de sa passion. Leur histoire est curieuse : ils sont sans cesse à se brouiller ou à se raccommoder.

Le malheureux journaliste en est réellement fou. Pendant les six mois de brouille, il passe tout son temps à suivre Louise, à la regarder de l'air le plus insolent, dans l'espoir qu'elle lui parlera sans doute.

Resté seul, il confie son chagrin à son piano, et compose de touchantes élégies.

Écoutez, me disait-il l'autre jour, voici l'entrée des démons, *do mi sol si re...* Je suis Pluton, *re fa fa...* et propose à mes démons de faire frire Louise, *do la la...* Elle vient... Entendez-vous son chant d'amour dans le lointain... La traî-

tresse ! elle proteste de son innocence, *sol la sol fa...* Quelle rouerie ! hein ? qu'en dites-vous ? Je lui réponds (*forté*. Il appuie ici sur les pédales). Elle se justifie encore. Comment résister à tant de perfidie ? Je me laisse tromper, *do do fa mi la la...*

Notre ami passe ainsi des journées entières. Il a endormi ainsi dernièrement deux créanciers qui étaient venus le tourmenter.

Louise est, dit-on, très-fière de savoir qu'elle est le sujet de ces touchantes élégies ; elle se brouille souvent, pour donner à son ami le temps de composer une nouvelle mélodie.

Elle vient d'être engagée à la Porte-

Saint-Martin, où elle danse avec ses amies Andréa et Eugénie la toquée, Aimée, etc...

Que voulez-vous ! depuis le succès de Rigolboche, il y a des gens intelligents, des amis de l'art, qui préfèrent le cancan à la vraie danse chorégraphique. Tous les goûts sont dans la nature, et surtout chez les directeurs.

Pour terminer ce chapitre, annonçons que l'autorité a fait enfin justice de cette danse rigolbochique, et qu'un bal de Paris vient de se trouver, à cette occasion, fermé pour quinze jours.

Voilà enfin le vrai jour arrivé pour Markowski. Il pourra condamner à son aise toutes les danses cancanesques, et se livrer à ses compositions chorégraphiques.

Il commence déjà en ce moment par un nouveau quadrille, le quadrille des *Echecs*, dont on dit des merveilles, et qui viendra enfin nous délivrer de cet insipide *Lancier*.

Allons, Markowski, à la rescousse, le jour est venu, et la postérité dansante compte sur vous.

CHAPITRE VIII

CHAPITRE VII

Les Poseuses. — Marie Dorval. — Nini Belles-Dents.
— Clarisse de Montfort et ses armoiries. — Anna
B.... — Rigolblague. — Reine.

Qu'on ne se méprenne pas sur le titre de ce chapitre. Nous ne voulons pas parler de ces femmes qui posent comme modèles dans les ateliers d'artiste.

Tant s'en faut; celles-ci pour la plupart ne trouveraient pas le plus mauvais rapin qui voulût faire leurs portraits, elles sont contraintes d'avoir recours à la photographie.

Les femmes dont nous parlons posent

donc pour un souper et non pour un tableau de M. Ingres.

Cette différence bien établie, passons à la description.

Voici d'abord venir une femme grande et désagréable, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, Marie Dorval.

Rien ne m'est fastidieux comme de voir cette femme danser nonchalamment et montrer sa jambe. Je ne suis pas bégueule, aussi j'avoue qu'elle est admirablement faite, mais enfin, ce n'est pas une raison pour ne passer son temps qu'à un exercice qui, tout en étant charmant, finit par fatiguer tout le monde.

Il paraît, que malgré ses menées, elle ne

s'est pas encore enrichie ; car elle avait emprunté dernièrement à Nini Belles-Dents, sa digne amie , un chapeau des mieux confectionnés.

Comme Nini ne pouvait rentrer en possession de son chapeau, elle jura de se venger, et le déchira à belles dents.

C'est, on le voit, une fille à connaître, que Nini Belles-Dents.

Mademoiselle Clarisse ne pose pas comme les autres. Elle a le talent d'être encore plus ridicule. Il paraît qu'un jour, en se regardant dans son armoire à glace, elle se trouva un aristocratique.

Elle n'a pas hésité à s'anoblir. Saluez en elle mademoiselle Clarisse de Montfort. Ce n'est pas tout, il lui fallait des

armoiries. Elle se fit faire des cartes de visite (avec adresse), et au-dessus d'une couronne de comtesse on apercevait un cœur percé de nombreux coups de poignard; alentour voltigeaient des amours, et la devise était : « A qui l'atteindra. »

Était-ce de la femme ou du cœur qu'elle voulait parler ?

Heureusement que la loi sur les titres de noblesse l'a contrainte à cesser ce jeu. Il lui a fallu renoncer à ses cartes de visite, à cette devise qu'elle croyait provocante, mais qui n'a provoqué personne!

Anna B... végéterait dans l'obscurité, si sa parenté avec Marie B... ne lui avait acquis une certaine réputation dans le monde interlope.

C'est une bonne pâte ; elle n'a qu'un tort, c'est de ressembler à ces poupées dont se servent les modistes pour monter leurs bonnets.

Anna n'est pas, comme la plupart de ses compagnes, à la recherche des jeunes gens riches : elle sacrifie quelquefois au cœur et aux artistes.

Oh ! l'insupportable créature que cette petite femme aux formes découpées, à la figure pleine, qu'on nomme Rigolblague ! Savez-vous d'où lui vient ce surnom ? c'est de sa ressemblance avec l'héroïne de Mané.

Elle n'a même pas le mérite d'être originale ; elle a cherché à copier sa rivale, et, auprès de plus d'un provincial, qu

n'avait vu la huguenote qu'en portrait, elle a obtenu, dit-on, de véritables succès.

Quel est cet affreux petit singe blond qui marche toujours en trébuchant ? C'est une façon de se donner des airs.

On dirait d'une lady, tant elle est désagréable. Elle a nom Reine, et jamais personne n'eut des airs moins souverains.

À force de poser, elle a fini par atteindre le but de ses désirs : madame ne porte plus que robes de velours ; madame a une toque surmontée d'une aigrette. — La marchande à la toilette est enfin payée !

Elle donne toujours le bras à la petite Nini Belles-Dents, le second volume des *Femmes insupportables*.

Elles assistaient toutes deux, il y a quelques soirs, à la représentation des *Pattes de mouche*, au Gymnase.

« Ma chère amie, disait Reine, ce théâtre n'est pas aristocratique (*sic*). Lafontaine n'aurait jamais dû abandonner le Vaudeville (toujours *sic*). Enfin, je me trouve déplacée ici ; demain nous irons dans ma loge aux Italiens. »

N'est-ce pas le cas de répéter ce que disait Markowski un soir qu'elle faisait sa tête.

« Quand je pense qu'il y a six mois, délaissée de tout le monde, tu sollicitais, par un de tes cousins qui a un beau-frère... ou un ami du beau-fils d'un garde de



ville... quand je pense que tu sollicitais
une place de bonne d'enfants ! »

Mais laissons là toutes ces poseuses
ennuyeuses au possible, pour voir danser
Markowski.

CHAPITRE VIII

CHAPITRE VIII

La Lisbonienne et la Friska. — Alida. — Lucile. —
Lucile et Markowski — Rigolboche et le Pompier. —
Mathilde — Un bienfait est souvent perdu.

Nous nous sommes écarté des salons de Markowski; rentrons dans ce charmant Eldorado pour voir exécuter à l'artiste deux danses de sa composition: la lisbonienne et la friska.

C'est Alida qui danse avec lui la lisbonienne. Que de grâce et d'aisance de part et d'autre! cela fait oublier Rigolboche. Applaudissez, messieurs, le maître de la danse et son élève!

Markowski s'arrête pour recommencer,

à la demande générale. Il va danser la friska avec Lucile, son amie, la seule femme à laquelle il permette de le mal-mener.

Lucile est une charmante femme, grande, élancée, aux cheveux ondoyants, au pied bien tourné, à la taille élégante, qui n'a qu'un tort, celui de poser un peu trop et d'avoir souvent des nerfs.

Markowski s'en aperçut un jour qu'il déjeunait à côté d'elle en nombreuse compagnie. Comme il se permettait quelques plaisanteries qui n'étaient pas du goût de Lucile, celle-ci le pria par trois fois de se taire, et, voyant que ses prières ne pouvaient rien sur lui, elle donna, dit la tradition, une vigoureuse caresse à son maître.

“— Tu peux frapper, Lucile, s'écria

Markowski bourrelé et les larmes aux yeux ; frappe, va, j'ai bon dos et ne me fâcherai pas ! »

Il eût interdit à toute autre femme l'entrée de ses salons. « — Que voulez-vous, dit-il, Lucile est la fille que je préfère. Je l'ai vue tout enfant à l'époque où son vieux père me donnait des leçons de violon. Depuis qu'elle est orpheline, ne dois-je pas l'aimer un peu ? Je le fais, ou je dois renoncer à m'appeler *artiste* ! »

Lucile a souvent dansé la friska avec Alida. Tout le monde sait à quel point elles sont jalouses l'une de l'autre. Il est certain que Lucile ne danse pas aussi bien qu'Alida ; mais ses beaux yeux font oublier ses imperfections chorégraphiques aux gandins, qui n'aiment pas l'art avant tout.

Comme Rigolboche aurait voulu danser la friska aux Délassements-Comiques.....

L'année dernière, Markowski promit d'exécuter cette danse au bénéfice d'un acteur, M. Mérigot.

On se souvient du talent avec lequel cet artiste avait reproduit l'accent tudesque de Markowski, ainsi que son type original.

Rigolboche s'attendait à danser avec le maître, mais il ne voulut pas entendre parler d'elle et déclara qu'il choisissait Alida. Marguerite trépigna, cria, pleura, se démena dans les coulisses, au grand contentement de ses compagnes. Personne ce soir-là n'eut pitié d'elle, à l'exception du pompier, qui essuya deux larmes.

C'est que le meilleur moyen de se poser pour une femme est sans contredit de bien danser la friska. Demandez à Mathilde. Markowski se donna une grande peine à lui apprendre cette danse; puis il la fit engager au Palais-Royal, où elle dansa avec Alida.

Ce fut l'aurore d'un grand triomphe. Aujourd'hui, Mathilde, passant dans une voiture richement capitonnée, daigne à peine laisser tomber un regard de compassion sur l'homme qui a fait sa fortune; ce qui prouve, pour les gens qui aiment à tirer des conclusions, qu'un bienfait est souvent perdu, et que Jules Noriac a raison lorsqu'il dit: rien n'est aussi faux qu'un proverbe!

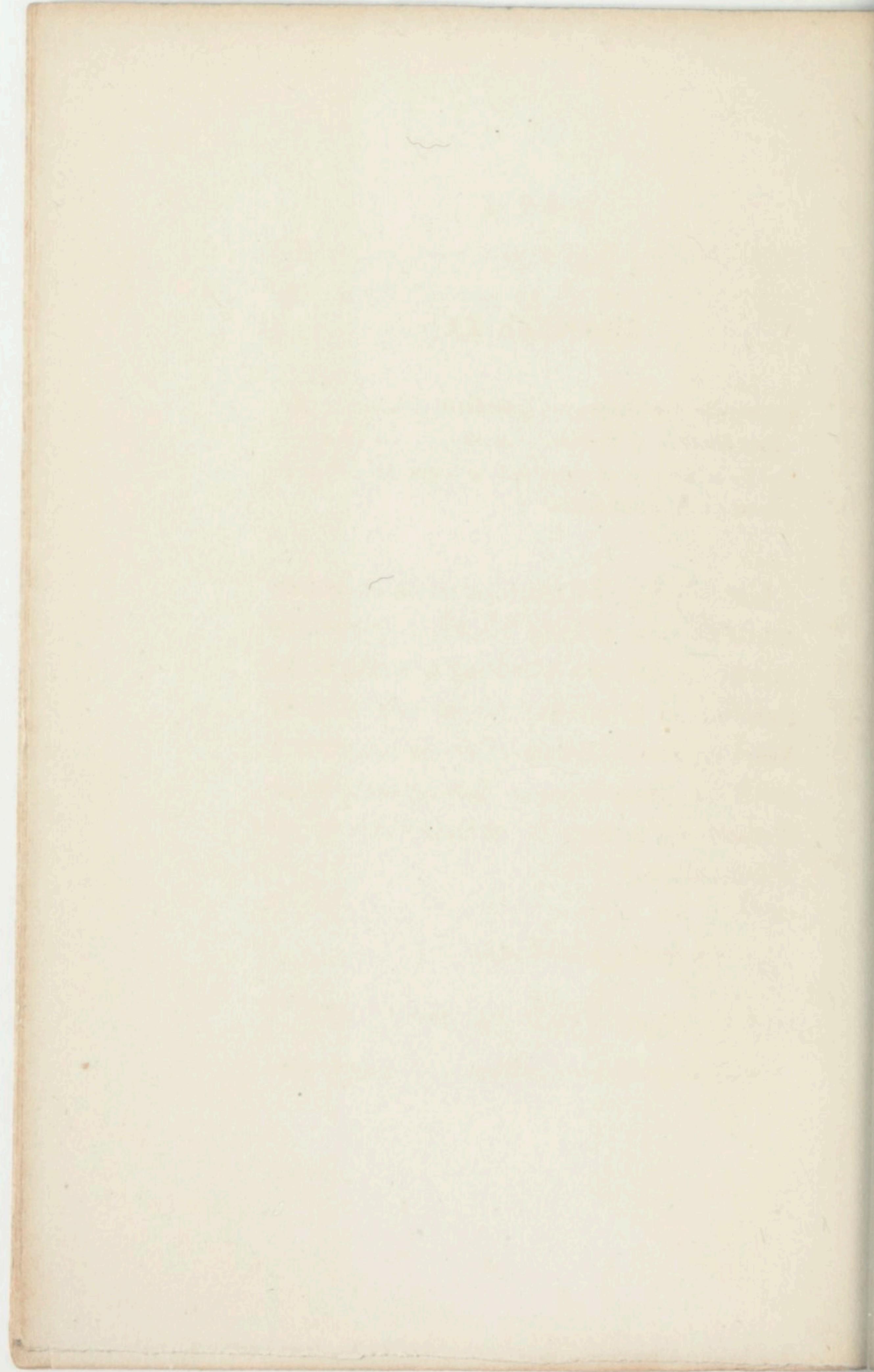
Avant de finir ce chapitre, un dernier mot.

Nous sommes heureux de constater un fait, celui de trouver du cœur chez une des femmes dont nous parlons. Je citerai ici Alida.

Alida, nous l'avons déjà dit, est une bonne danseuse, aussi se sert-elle souvent de son talent pour danser au bénéfice des artistes malheureux. C'est ainsi que nous l'avons vue danser à mainte représentation à bénéfice : aux Délassements, au Théâtre-Déjazet, au Palais-Royal, à la salle Lyrique, etc.

Une poignée de main, mademoiselle Alida ; ces bonnes actions font oublier bien des choses, et la charité et le bon cœur sont des qualités trop rares de nos jours, pour qu'on ne soit heureux de les trouver de temps en temps.

CHAPITRE IX



CHAPITRE IX

L'esprit de ces dames. — Anecdotes diverses. — Le libre échange et Finette. — Marie ... et l'Anglais — Le coiffeur et la marchande à la toilette. — Destinée du bal Markowski.

L'esprit de ces dames consiste en général dans une grande rouerie. Personne mieux qu'elles ne s'entend à soutirer de l'argent et à ne pas payer ses dettes. Voici une lettre écrite à l'un de nos amis; nous la transcrivons fidèlement, pour donner à l'auteur la satisfaction de se reconnaître :

« Mon petit chien,

« Pourquoi n'es-tu pas venu hier?

« Je te pardonne, mais je t'attends de-

main. N'oublie pas d'apporter les mille francs que je t'ai demandés. Si tu ne le pouvais pas, prends au moins 500 fr.

« Enfin, en dernier cas, aie au moins quelques louis.

« Bien à toi,

« ZÉLIE. »

Comme on parlait un jour devant Fинette du traité de commerce et du libre échange, elle nous raconta, entre deux verres de champagne, l'anecdote suivante :

« L'hiver dernier, je faisais l'admiration de vous tous, par la longueur et la beauté de mes cheveux. Je les montrais avec orgueil, j'avais tort, car toute la gloire était pour mon coiffeur, qui m'avait

vendu des nattes d'une merveilleuse beauté.

« A cette époque, j'achetai à ma marchande à la toilette un manteau de velours qui me faisait envie depuis long-temps.

« Vous savez, mes amis, que j'ai une réputation incontestable; malgré cela mon crédit s'épuisait.

« Un beau matin, au moment où ma femme de chambre me coiffait, cette maudite marchande à la toilette fait invasion chez moi, et réclame les 300 fr. du manteau de velours que j'avais depuis trois mois.

« Voudriez-vous croire qu'elle n'eut pas l'esprit de comprendre que, n'ayant

pas d'argent à lui donner, elle devait continuer à me faire crédit.

« Mais allez donc chercher l'esprit chez une marchande à la toilette !

« Bref, elle aperçut mes nattes, disposées à venir embellir ma chevelure, et ne voulut s'en aller qu'après que j'eusse consenti à les lui laisser comme payement de mon manteau.

« Je respirai, j'en étais quitte pour peu de chose.

« Trois jours après, je me disposais à sortir : invasion du coiffeur. Même discours que la marchande, autant d'esprit; il aperçoit le manteau de velours que j'allais mettre, et il ne veut rien entendre, si ce n'est de le prendre comme payement. Je consentis.

« La morale de ceci, c'est que, grâce au libre échange, j'ai eu pendant trois mois la jouissance gratuite d'une natte et d'un manteau de velours. »

Marie M.... n'est pas si embarrassée pour payer ses nattes et ses manteaux de velours. Voici comment elle agissait à l'égard d'un pauvre milord qu'elle avait subjugué il y a un an.

Marie M.... avait fait la connaissance de l'heureux milord au bal Markowski, où elle dansait dans le quadrille des bébés, une des plus charmantes créations du maestro.

Quelque temps après, elle fut engagée à l'Opéra, où elle remplissait des rôles de page.

L'Anglais, fier d'avoir une telle ma-

tresse, voulait tous les soirs assister à la représentation, et comme il ne connaissait pas le prix des places, il chargeait Marie de lui prendre son billet, et chaque soir il lui donnait un louis à cet effet.

Il est avec le ciel des accommodements ! Il en est aussi avec la claque. Marie, en très-bons rapports avec le chef, le pria de vouloir bien admettre parmi ses confrères le noble lord.

Tous les soirs donc, pendant un mois, l'Angleterre figura au parterre de l'Opéra, à raison de vingt francs par soirée.

— Mais, dit-il un jour à sa maîtresse, je suis à côté de gens qui applaudissent toujours ; d'où vient ça... ? Sauriez-vous m'expliquer... ? — A certains passages, un

homme étend ses deux bras et crie comme un chien qui aboie dans le lointain, puis on me pousse le coude.

— Eh ! mon ami, lui dit Marie, tu vois bien que tu es aux premières places ! Je t'ai fait, grâce à mes protections, placer parmi les plus fameux dilettanti qu'il y ait dans Paris.

Le lendemain, l'Anglais, satisfait de cette réponse, applaudissait à tout rompre et méritait des compliments du chef de claqué.

Enfin, un jour, on annonça une représentation au bénéfice de Roger. La salle fut vite comble et remplie des premières notabilités; chacun voulait payer son tribut au grand artiste éprouvé.

L'Anglais fit si bien son métier ce soir-

là qu'il rendit le maître de claque jaloux, celui-ci craignant qu'on ne lui enlevât sa place.

Pendant un entr'acte, comme milord se promenait au foyer, il fut accosté par un de ses amis, qui lui demanda où il était placé.

— Parmi les vrais amateurs, répondit-il.

— Comment ! Que voulez-vous dire ?

Et alors milord raconta toute son histoire.

Inutile de vous dire à quels accès d'ilarité se livra l'ami de milord. Celui-ci, furieux, sortit de l'Opéra, et, le soir, il se séparait de sa maîtresse.

Mais, hélas ! le cœur de l'homme, fût-il

Anglais, est faible ! Quinze jours après, ils s'étaient raccordés...

On se demande quelquefois comment il arrive que de jeunes gandins se ruinent pour des femmes, et que celles-ci restent toujours aussi malheureuses. Car, enfin, disent-ils, si l'argent sort de chez l'un pour aller chez l'autre, il est évident que pendant que l'un s'appauvrit, l'autre doit s'enrichir, et *vice versa*.

Le fait suivant facilitera, aux yeux de nos lecteurs, la solution de cet inconnu du premier degré.

Une jeune et jolie brune du monde fractionnaire, que nous appellerons, pour ne pas lui donner le surnom qu'elle possède, Marie S...., était depuis quelque

temps courtisée par un étranger originaire de la Turquie.

Cet étranger reçut dernièrement une somme de 7,000 fr. Le jour même, il se rend chez Michel Cerf et C^e, et lui achète un cachemire de 3,500 fr. Le contentement de la jolie brune s'expliquera parfaitement, sachant surtout que, depuis un an, pour porter un cachemire, elle était forcée de donner, par jour et d'avance, 20 fr. à une marchande à la toilette de son quartier.

Il faut s'arrêter pour franchir une petite difficulté.

La sultane a des dettes, beaucoup de dettes; pour empêcher la saisie d'un mobilier, elle demeure en appartement meublé. Mais Marie, qui peut-être a passé

quelques années de l'autre côté de la Seine, est très-forte en droit : elle sait que l'huissier peut venir lui saisir les objets qui lui appartiennent ; aussi ne quitte-t-elle son cachemire que dans les occasions forcées. C'est, du reste, un moyen de faire enrager ses petites amies.

Au bout de dix-neuf jours, les 3,500 fr. qui restent à notre Turc se trouvent épuisés, et mademoiselle Marie a besoin d'une robe en velours bleu pour aller au bal de Markowski. Aux deux derniers bals, elle avait la même robe, elle ne peut y retourner une troisième fois sans être déshonorée. On fait venir la couturière, qui se charge de la confection de la robe, moyennant 900 fr. ; seulement on donnera 600 fr. comptant.

Impossible d'obtenir autre chose. Tous

les raisonnements, toute l'éloquence de Marie se brisent contre cette volonté, et cependant Marie est spirituelle.

La jolie brune cherche dans ses connaissances où elle pourrait trouver cette somme, et, sans se donner grande peine, elle se rappelle qu'une de ses tantes demeure à quelques pas de chez elle. Vite la femme de chambre porte le cachemire et revient avec 500 fr. et le morceau de papier, qu'on est prié de renouveler dans un an.

Elle offre les 500 francs à la couturière, qui tient à ses 600. — Marie, à bout de patience, renvoie sa bonne chez la marchande qui le mois précédent lui louait un cachemire, avec ordre de vendre la reconnaissance. La bonne revient avec 200 fr. et l'on donne enfin 600 fr. à la couturière.

Vous pensez peut-être que l'histoire se termine là ? Erreur ! ce ne serait qu'une affaire de libre échange, comme celles que fait mademoiselle Finette la Créole, et une personne qui a de l'ordre ne s'arrête pas en si beau chemin.

J'abrége et j'arrive au dénouement.

Il avait été convenu avec la couturière que les 300 fr. restant seraient payés dans la quinzaine qui suivrait la livraison. — Le payement n'ayant pas eu lieu, la couturière a repris la robe, et, bien entendu, n'a pas rendu les 600 fr.

Mais, comme Marie n'a plus de cachemire, elle en loue un, comme par le passé, à raison de 20 fr. par jour ; et, comme considération de bonne cliente, sa marchande à la toilette lui laisse porter, à ce

prix, le cachemire de 3,500 francs qu'elle a possédé pendant dix-neuf jours.

Ajoutons à cette histoire que ce qui aide beaucoup ces dames dans leur industrie, ce sont leurs fournisseurs, nous parlons des coiffeurs, marchandes à la toilette, etc.

C'est un type curieux à analyser que celui de la marchande à la toilette. C'est généralement une femme entretenué à laquelle son âge ne permet plus de vivre de ses rentes.

Elles s'enrichissent pour la plupart en fort peu de temps.

Les marchandes à la toilette se transforment souvent en écrivains publics et font la correspondance de ces dames.

Un type aussi curieux à plusieurs titres est celui du coiffeur. Eh, messieurs, ne riez pas ; n'est pas coiffeur de ces dames qui veut ! c'est une position fort recherchée qu'a obtenue un voisin de Markowski, M. de Bysterveld.

C'est chez lui que les reines de la danse viennent passer deux ou trois heures par jour à se maquiller et à choisir des nattes.

Il paraît que le cheveu est un article qui se place fort bien aujourd'hui ! Le coiffeur en question vient d'envoyer un commis voyageur acheter trente chevelures circassiennes.

Quels beaux cheveux nous verrons cet hiver aux salons Markowski !

On se plaint souvent du prix de vent.

de ces messieurs les fournisseurs. Mais, en définitive, la manière dont ces dames les payent est la plupart du temps fort modique.

Comme, par exemple, l'une d'entre elles, qui, pour payer deux cents francs, fit faire un billet par son amant, et lorsque ce billet arriva à l'échéance, l'amant était parti, et la femme libérée de sa dette.

J'ai essayé de vous faire pénétrer quelques mystères de la vie de Bohême. Vous voyez, après tout, que, pour l'homme qui observe et qui veut rire, ce n'est pas un mauvais pays que la Bohême.

Les noms que je vous citais chez Markowski doivent vous prouver qu'on s'amuse dans ces pauvres soirées si calom-

niées et que les vociférations de la petite presse ne sauraient jamais faire interdire.

Le monde parisien a reconnu l'utilité d'une pareille institution. Chaque classe de la société à Paris avait son bal. Le titi dansait à la salle Robert et à la barrière Blanche ; l'étudiant restait maître du Prado. Seuls, la haute société, les artistes et les gens riches n'avaient pas un lieu où se réunir.

Le vide a été comblé par Markowski. On ne peut que lui sauver gré du mal qu'il se donne pour imprimer à ses soirées un air aristocratique. La plupart des jeunes gens de famille se perdaient dans les bals publics, non pas tant par les femmes qu'ils y voyaient que par leur contact avec des gens de mille classes différentes.

Aussi, nous ne craignons pas de prédire à cet établissement un succès durable. Seul le marteau pourra l'abattre. Faisons des vœux pour que cette catastrophe arrive le plus tard possible.

En attendant, allons nous mêler à cette foule joyeuse qui recherche le plaisir sans doute, mais le plaisir dans toute sa distinction et tout son éclat.

Et si quelque Prudhomme veut encore éléver la voix, qu'il ne reproche pas à un pauvre artiste le goût de l'époque; toujours, comme Markowski à ses pigeons, qu'il s'écrie : Oh ! le dix-neuvième siècle !!!

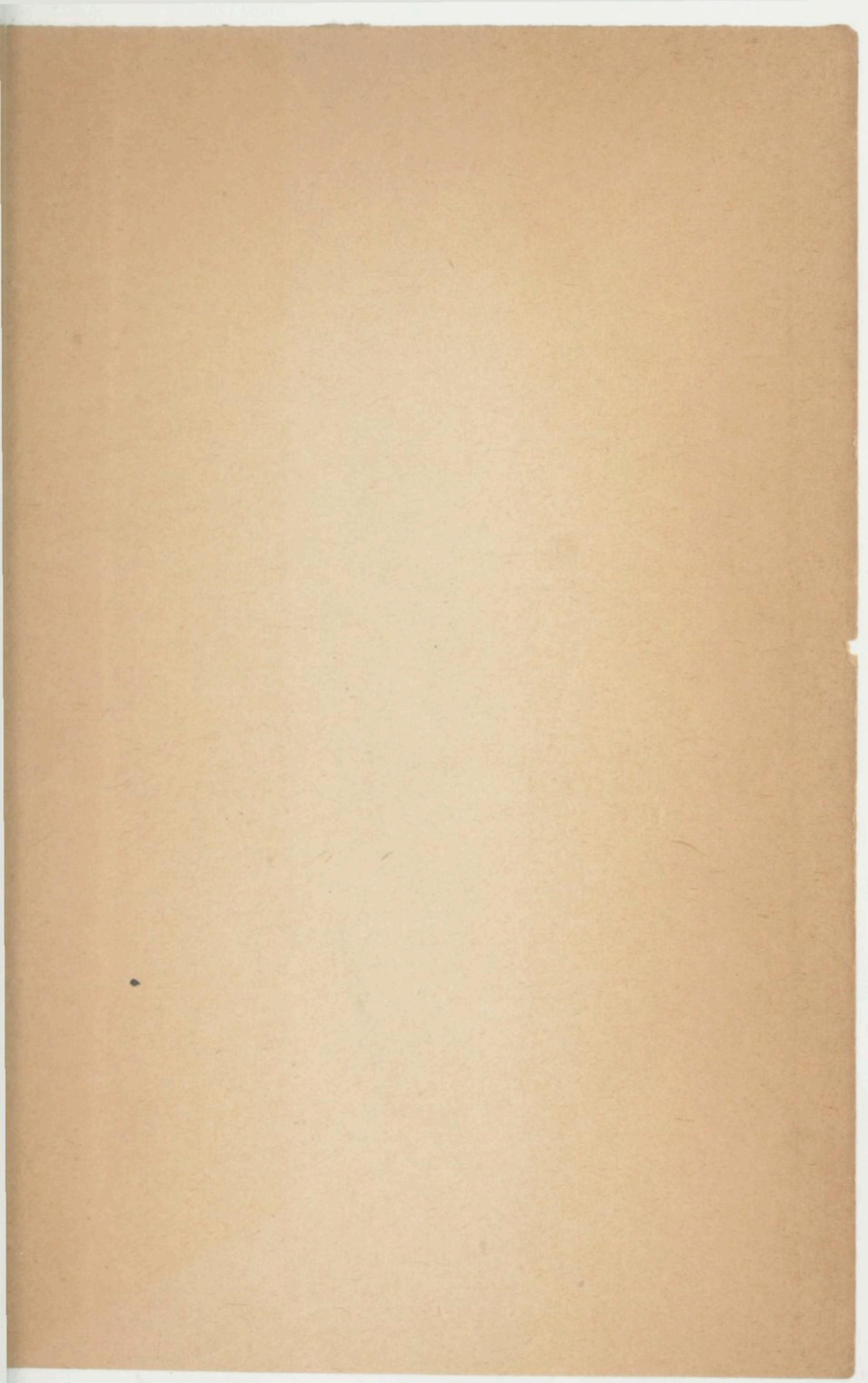


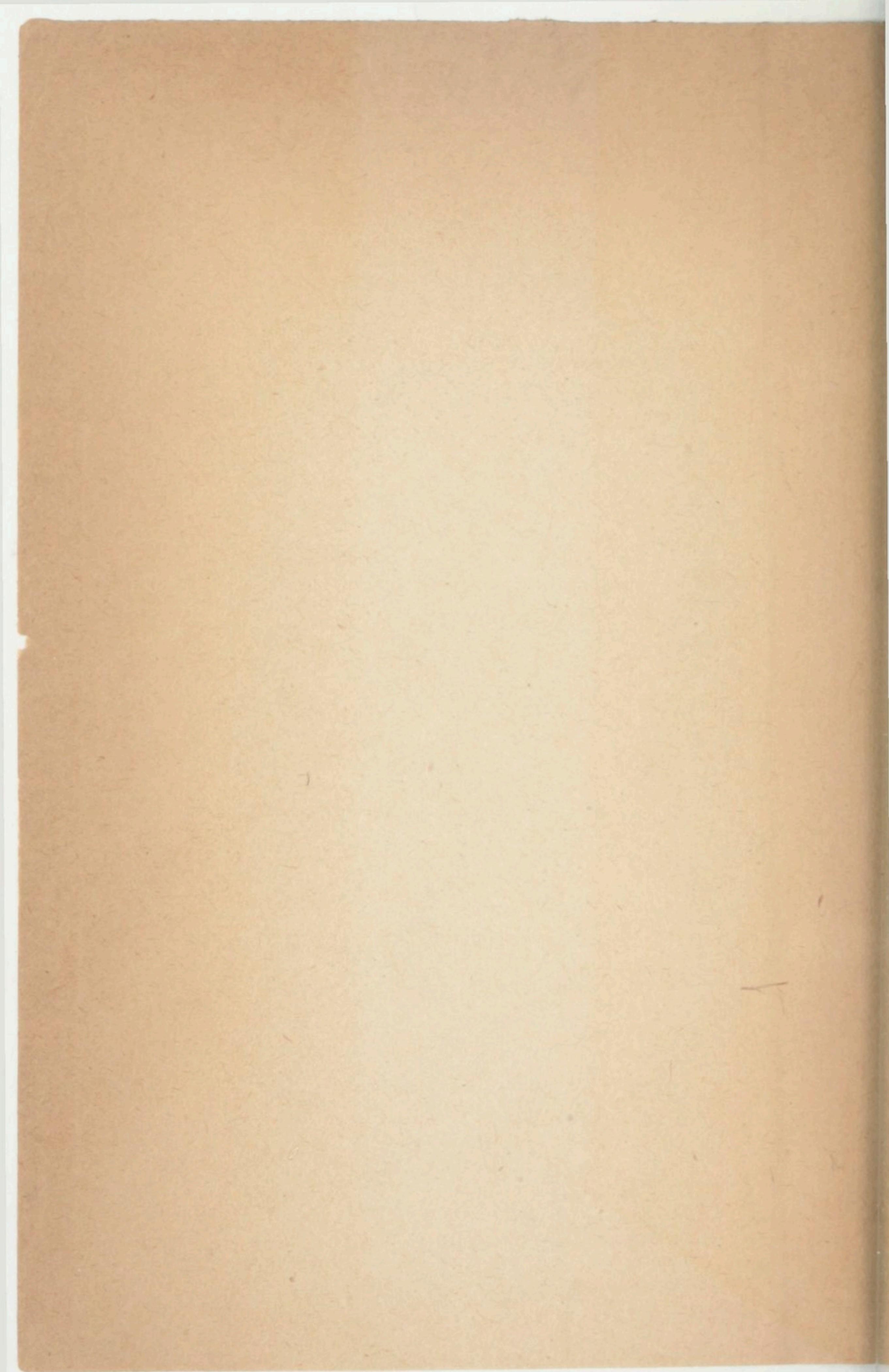
TABLE

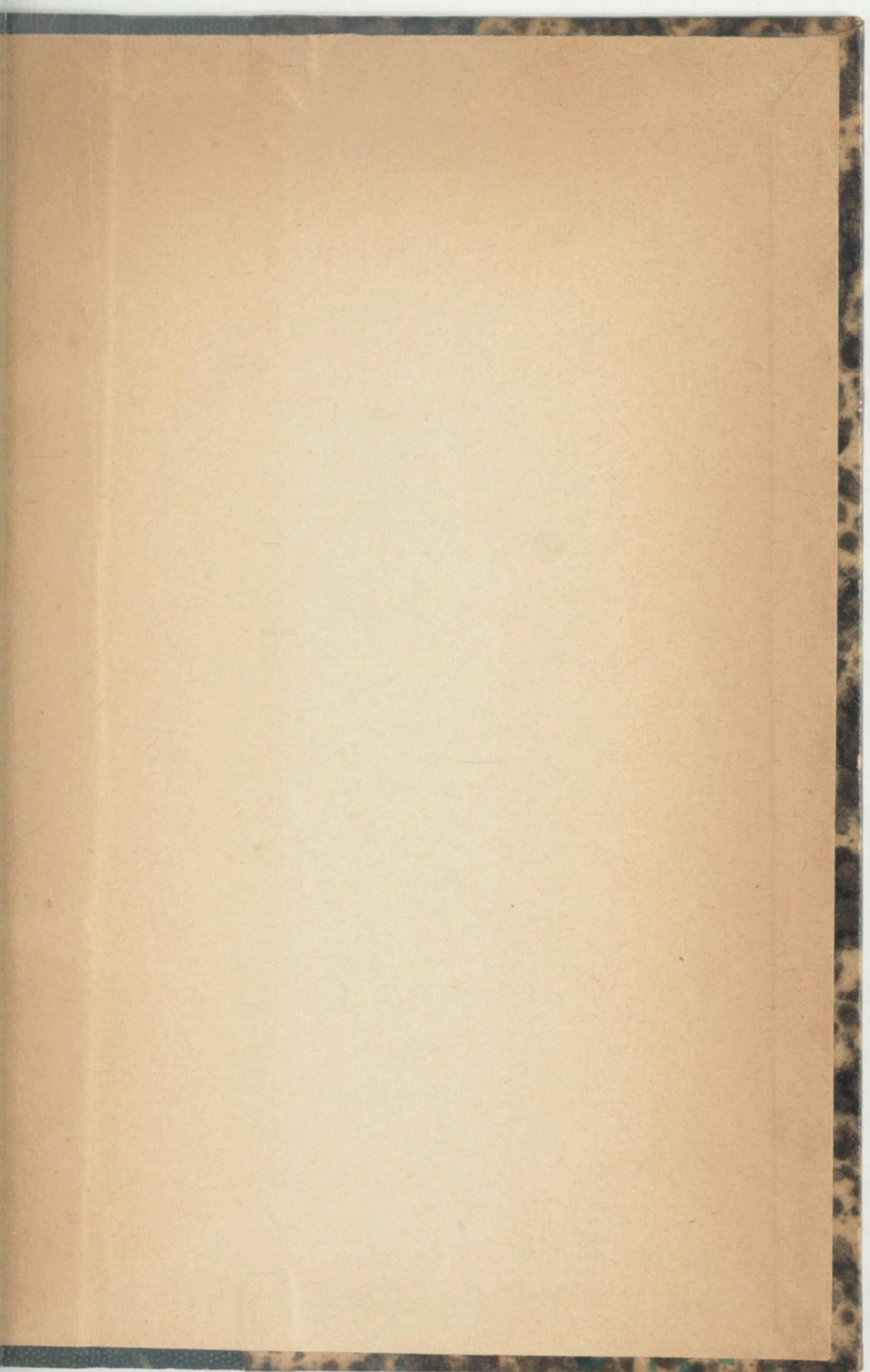
CHAPITRE VI. — Quelques silhouettes connues. — Rigolboche et les diamants d'Alice. — Alida. — Andréa l'écuyère. — Louise et les élégies d'un mélomane.	75
CHAPITRE VII. — Les Poseuses. — Marie Dorval. — Nini Belles-Dents. — Clarisse de Montfort et ses armories. — Anna B... — Rigolblague. — Reine.	91
CHAPITRE VIII. — La Lisbonienne et la Friska. — Alida. — Lucile. — Lucile et Markowski. — Rigolboche et le Pompier. — Mathilde. — Un bienfait est souvent perdu.	101
CHAPITRE IX. — L'esprit de ces dames. — Anecdotes diverses. — Le libre échange et Finette. — Marie M... et l'Anglais. — Le coiffeur et la marchande à la toilette. — Destinée du bal Markowski.	109



FIN DE LA TABLE







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03576153 6